





LA VOIX

DE LA

NATURE,

OU

LES AVANTURES

DE MADAME

LA MARQUISE DE ***.

PAR MAD. DE R. R.

AUTEUR DE LA PAYSANNE PHILOSOPHE.

TROISIÉME PARTIE.



A AMSTERDAM,

AUX DE'PENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVI.

✓

L A N G U A G E

DE LA

N A T U R E

OU

DES MANNIÈRES

DE MADAME

DE MARQUISE DE

PARMADON DE

SAINT DE LA PAYSANNE

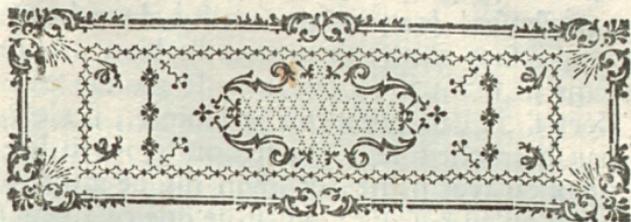
TROISIÈME PARTIE

A A N S T E R D A M

AUX DERNIERS BUREAUX

M D C C L V I





LA VOIX
DE LA
NATURE,
OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA MARQUISE DE ***.

 ADAME Pichard, cette bonne & tendre Maman, s'apercevant de mon accablement, me força de me mettre au lit. Tu as besoin de repos, ma fille, autant que Madame d'Embleville, par les fatigues & les peines que tu as souffertes. Elle nous quitta, & je m'endormis d'un si profond sommeil, que j'eus peine à me réveiller au bruit que fit M. Pichard en entrant dans notre appartement. Comment, Mesdames les

III. Partie. A

pareffeuses ! être encore au lit à deux heures, il faut que vous ayez veillé bien avant dans la nuit ; je trouve tout le monde endormi. Je vais pour voir le Comte , il n'est pas jour chez lui : ma femme n'ouvre les yeux qu'avec peine , & mon fils ne me répond qu'en bâillant ; qu'est-ce que cela veut dire ? Avez-vous pris de l'opium , & l'amour dort-il avec vous ? Ma tante lui répondit qu'elle s'étoit trouvée fort incommodée.

Madame Pichard qui entra , demanda si le repos avoit réparé nos forces , & si nous ferions en état de descendre pour dîner. Vous êtes trop bonne , dit ma tante : je suis confuse de toutes les peines que je vous ai données cette nuit. Le Comte & Verneuil parurent dans le moment : dès que Madame d'En bleville aperçut le premier elle lui tendit la main : approchez , Comte , qu'avez-vous ? je vous trouve changé. Madame , je me porterois bien si les remords ne venoient à chaque instant déchirer mon ame. Ah ! vous me désespérez , dit ma tante ; ne voulez-vous donc pas oublier un événement dans lequel je suis cent fois plus coupable que vous ? Je reconnois ma faute , & ne puis la réparer qu'en vous racontant tout ce qui m'est arrivé pendant le cours de ma vie. Hélas ! si je ne l'ai point fait jusqu'à présent , ce n'a pas été par un manque de confiance , ni dans la vue de vous cacher l'humiliation de ma naissance. Il est vrai que puisque nous ne sçaurions y présider , c'est une injustice de la part des hommes , de vouloir nous en

faire un crime ; mais la fatalité de mon étoile s'opose toujours à ma tranquillité, & l'incertitude de mon sort vient sans cesse empoisonner tous mes plaisirs. C'est dans une de ces cruelles réflexions, où le cœur pénétré du sentiment qui l'anime, n'aperçoit rien dans la nature qu'il ne raporte à sa douleur ; c'est dans ce moment, dis-je, où vous m'avez surprise, trop affectée de mes peines pour pouvoir vous en instruire dans cet instant. M. Pichard, à qui l'appétit commandoit souvent, interrompit Madame d'Embleville ; pour lui dire que cette conversation seroit aussi bonne après le dîner ; vous en aurez plus de force, & nous aurons aussi plus de plaisir à vous entendre. On voit qu'il n'y a point de réplique à d'aussi bonnes raisons ; aussi toute la compagnie y applaudit, & sortit pour nous donner le tems de passer une robe.

On ne resta pas long-tems à table, par l'empressement que le Comte avoit d'entendre ce que pouvoit lui annoncer Madame d'Embleville. Remontée dans son appartement, on la fit mettre sur sa chaise longue, parce qu'elle nous parut très-foible & très-abattue. Le Comte se plaça à côté d'elle : je remarquai qu'ils étoient tous deux fort émus. Ma tante commença par tirer de sa poche deux boîtes de Portraits, & les presenta au Comte d'une main tremblante, sans pouvoir prononcer un seul mot. Le Comte s'en saisit avec empressement ; il les examina long-tems sans rien dire ; ses larmes coulèrent malgré les efforts qu'il faisoit pour les rete-

nir ; de profonds soupirs annonçoient le trouble de son ame. Nous gardions tous un morne silence , lorsque le Comte le rompit : d'où venez-vous ces Portraits , Madame , lui dit-il d'une voix entrecoupée , & en la regardant attentivement ? Hélas ! reprit Madame d'Embleville , le visage baigné de larmes , je les tiens d'une femme qui a pris soin de mon enfance , & qui m'a élevée jusqu'à l'âge de quinze ans , où j'ai eu le malheur de la perdre : & s'apercevant que le Comte paroïsoit fort agité , ah ! Monsieur , poursuivit-elle , ayez , s'il vous plaît , la patience de m'entendre. Non , ma chère fille , reprit vivement le Comte en la serrant dans ses bras , & pouvant à peine s'exprimer c'en est fait je ne demande point d'autre explication Je vous reconnois vous êtes ma fille , & le détail que vous vouliez me faire ne m'annonceroit que des maux , qui ne peuvent augmenter mon attendrissement ; & comment ai-je pu si long-tems vous méconnoître ? vous qui , du côté des graces & de la figure , êtes la vivante image de votre mere ? Les mouvemens du sang sont - ils donc si semblables à ceux de l'amour , qu'on puisse s'y méprendre ? Nous touchions tous deux au crime , ma chère enfant , si c'est en commettre un que de l'ignorer ; mais Dieu a voulu conserver votre innocence & votre pureté ; sa divine Providence n'a pas permis que nous nous soyions souillés par une flamme incestueuse.

Pendant ce discours , Madame d'Emble-

ville, que le Comte tenoit toujours dans ses bras, étoit restée sans force & sans mouvement; une révolution si subite avoit suspendu toutes les facultés de son ame. Enfin, rappelant ses esprits, elle exprima sa joie par tout ce que le sentiment peut inspirer de plus tendre & de plus touchant. Ne diroit-on pas que les scènes de plaisirs que produit la vivacité du sentiment, n'épuisent un instant la nature que pour la ranimer d'une vigueur nouvelle?

Témoin d'une scène si touchante, ma vivacité eut peine à contenir l'excès de ma joie; je la fis éclater par des transports qui redoublèrent l'attendrissement du Comte & celui de Madame d'Embleville. Que vous êtes heureuse, chère petite Maman, lui disois-je, de retrouver un pere aussi bon, aussi tendre & aussi vertueux! Si je pouvois vous envier quelque chose, ce seroit le bien de lui appartenir: le Comte est votre pere, vous allez donc enfin jouir de la douceur de l'appeler de ce nom si cher, & vous pourrez jouir du bonheur de le prononcer cent fois par jour; vous deviez être époux; la nature s'y oppose en comblant tous vos desirs. Un Domestique qui entra dans le moment, remit à Madame d'Embleville un paquet de lettres. Ce fut ici la première marque de soumission qu'elle rendit à son pere, en le priant de vouloir bien l'ouvrir: il s'en défendit, mais elle le pria avec tant d'instance qu'il le prit, & après en avoir examiné l'écriture, il en arracha précipitamment le cachet. Ces lettres

étoient de notre Abbefse, à qui Madame d'Embleville avoit écrit pour lui faire part de son mariage avec le Comte de ***, de qui elle avoit fait le portrait, en y joignant le nom de la Maison d'où il sortoit, & un détail de tous ses biens, qui étoient très-confidérables. C'étoit à cette lettre que l'Abbesse répondoit avec un air d'autorité qu'elle n'avoit jamais pris.

Rien ne put égaler la surprise du Comte. D'où connoissez-vous cette Dame, ma fille, qui prend un ton si absolu vis-à-vis de vous ? Sçavez-vous qui elle est ? J'ignore de quelle Maison elle sort, dit Madame d'Embleville, le hazard me l'a fait connoître en mettant Adélaïde en pension dans son Abbaye; & comme elle a eu la bonté de me prévenir par les caresses les plus séduisantes, je m'y suis fort attachée, ayant eu le tems de goûter son esprit & son caractère, sur-tout dans les trois premiers mois de mon veuvage que j'ai passé avec elle. J'admire, dit le Comte, les effets de la Providence; ce jour est sans doute fait pour éclaircir bien des mystères.

A peine le Comte eut-il achevé sa phrase, que l'Abbesse entra sans se faire annoncer: elle resta quelque tems immobile au milieu de la chambre. Madame Pichard fit un cri de surprise, & moi je courus dans ses bras; elle m'y tint long-tems serrée. Le Comte changea de couleur à son aspect; pour elle, elle étoit pâle, tremblante & prête à s'évanouir; le Comte se leva & vint au-devant d'elle, lui prit la main & la conduisit sur un fauteuil. Madame d'Embleville lui fit

mille caresses , auxquelles elle ne répondit que par des larmes. Nous étions tous si surpris que chacun se regardoit en silence , lorsque Sainte-Agathe , qui avoit accompagné l'Abbesse , nous dit qu'une indisposition obligeoit Madame de prendre les eaux , qu'elle en avoit obtenu la permission de M. l'Archevêque , & qu'elle n'avoit pas voulu passer si près de l'endroit où nous étions , sans se procurer le plaisir de nous voir. M. & Madame Pichard l'en remercièrent , en la priant d'honorer de sa presence la célébration de mon mariage avec Verneuil , qui devoit se faire dans peu. Ma foi , Madame , ajouta M. Pichard , je vous conseille de ne pas aller plus loin , je vous ferai boire du vin qui vaut mieux que toutes les eaux du monde ; & puis nous sommes ici dans la joie ; rien ne vaut mieux pour la santé. Monsieur a raison , repris-je. Vous ne sçavez pas , Madame , que ma chère tante a enfin retrouvé Monsieur son pere. Dieux ! quel pere , & qu'il va bien la dédommager de tous les maux qu'elle a soufferts ! Oui , dit le Comte , & je me flatte que Madame voudra bien aussi lui rendre une mere aussi tendre qu'elle le mérite. Ah Comte , reprit l'Abbesse , que tout ce que je vois me confond & m'anéantit ! Oui , je viens vous rendre à tous ce que je vous ai ôté par mon imprudence ; je lis dans vos yeux le courroux qui vous anime , au nom de tout ce qui vous fut jamais de plus cher ; & si j'ose encore implorer cette tendresse & cet amour qui faisoient les délices

de ma vie, suspendez votre jugement, & ne soyez pas assez injuste pour me condamner sans m'entendre. Nous sommes ici dans un cercle d'amis, dont aucun ne nous doit être suspect. C'est aussi devant eux que je veux plaider ma cause, ils seront mes juges. Eh! que pouvez-vous dire, Madame, qui puisse justifier une conduite aussi irrégulière que la vôtre? Je n'ai que deux questions à vous faire; la première est de m'apprendre les raisons qui ont pu vous déterminer à former des vœux contraires à ceux que vous m'aviez faits en vous unissant à moi par des nœuds indissolubles; la seconde, de m'expliquer, s'il est possible, la cause du cruel abandon que vous avez fait de nos enfans.

Madame d'Embleville jugeant par ces reproches que le Comte étoit l'époux de l'Abbesse, se jeta d'abord à ses pieds: Ah! Madame, lui dit-elle, en lui baisant la main, vous êtes ma mere, vous le sçaviez, & vous n'avez pas daigné m'éclaircir sur l'incertitude que j'avois de ma naissance: la cruauté de mon sort n'a pu toucher votre cœur; & ce sentiment, vive image de l'ame, que je répandois si souvent dans la vôtre, n'étoit donc pas encore assez épuré pour mériter le bonheur dont je jouis aujourd'hui? Hélas! s'écria l'Abbesse, que ces tendres reproches portent de sensibilité dans mon ame! Levez-vous, ma fille: vous allez être instruite.... oui.... je veux dès ce jour combler tous vos desirs.... je veux.... non.... je ne veux plus rien: ah! c'est trop accabler leurs cœurs;

ce seroit y porter à la fois des coups trop sensibles.... je dois du moins différer d'un jour : elle se tut. Agitée par divers mouvemens, ses yeux erroient sur la compagnie, qui attendoit en silence le dénouement d'une scène qui les attendrissoit tous. Elle fixa enfin ses regards sur moi ; ils étoient offusqués par des larmes prêtes à couler : le Comte qui partageoit son agitation, ne put plus longtems se contraindre. Ah ! Madame, lui dit-il, par pitié pour vous & pour moi, ne différez plus à m'instruire d'un secret que mon cœur devine. Que signifient ces tendres regards sur Adélaïde ? Hé bien ! oui... cher Comte, vous devinez.... la nature se fait entendre.... le sang parle.... Adélaïde.... elle est votre fille.

J'étois déjà dans les bras du Comte, prête à expirer de plaisir & de joie ; vous êtes mon pere, dis-je, en mouillant son visage de mes larmes, mon cœur vous avoit choisi pour le meilleur de mes amis. Ah ! Verneuil, ne soyez plus surpris des mouvemens qui se passoient dans mon ame. Chere tante, le sang peut-il mieux se faire sentir ? Ah ma sœur ! Ah ma mere ! je n'en pus dire davantage ; mes sens étoient trop bouillans pour soutenir autant de révolutions en un jour.

Restée sans connoissance dans les bras de mon pere, sa bouche étoit collée sur la mienne, & il sembloit qu'il voulût, par son souffle, me redonner encore une fois la vie, que j'étois prête à perdre par ma trop grande sensibilité.

Ma sœur, ma tendre sœur, aidée de Madame Pichard, m'arracha des bras de mon pere pour me mettre sur un lit : heureusement que le Valet de chambre, Chirurgien de mon pere, se trouva dans le Château : on le fit venir : après m'avoir examinée, il jugea à propos de me saigner du pied. Le sang fut long-tems à paroître, & l'on ne s'aperçut que je vivois encore, qu'au mouvement précipité de mon cœur ; il sembloit que tous les esprits s'y étoient réunis.

Le Chirurgien qui voyoit le danger où j'étois, annonça qu'il me trouvoit très-mal : ma famille en fut dans le dernier désespoir, & M. & Madame Pichard, loin de les consoler, ne pouvoient eux-mêmes cacher leur douleur. Le sang qui commença à couler, me soulagea un peu : j'ouvris enfin les yeux, mais ce ne fut pas pour long-tems ; il me prit une nouvelle foiblesse. Qu'on juge de ma position ; j'étois entourée par des personnes qui m'étoient également chères : je les voyois s'empresse à me soulager ; je lisois dans leurs yeux attendris les mouvemens de leurs ames, j'en pénétrois toute la force ; & ces sentimens, dont mon cœur se délectoit intérieurement, ne pouvant s'exhaler par aucune démonstration, il se trouvoit, pour ainsi dire, accablé par la force du sentiment.

Cependant le Chirurgien attentif à tous mes mouvemens, dit à mon pere que si on vouloit m'éviter de nouvelles foibleses il falloit qu'il se retirât avec les personnes qui étoient dans ma chambre, parce que leur présence

me donnoit trop d'émotion, & que je n'étois pas en état de la soutenir ; qu'il n'avoit besoin que d'une Femme de chambre, qui passât la nuit avec lui : il fallut se soumettre à sa décision : on passa dans un cabinet à côté. Mais Verneuil ni Madame d'Embleville ne voulurent jamais me quitter ; quelque chose qu'on pût leur dire, ils restèrent aux pieds de mon lit ; ils y passèrent la nuit, ainsi que toutes celles où je fus en danger.

Ma sœur, cette chère & tendre amie, ne voulut jamais permettre qu'on me donnât d'autre garde, & les soins qu'elle prit de moi rétablirent ma santé en peu de jours. Monsieur & Madame Pichard ne voulurent pas souffrir que le Comte retournât chez lui. Vous devez, lui dirent-ils, regarder ce Château comme le vôtre, puisque nous osons nous flatter que le changement qui vient d'arriver n'en apportera aucun dans l'alliance que nous étions prêts à contracter avec l'aimable Adélaïde. Je serois le plus ingrat de tous les hommes, dit le Comte, si je m'oposois au sentiment que ma fille a conçu pour vous : la façon dont vous l'avez toujours regardée, les obligations qu'elle vous a, ou, pour mieux m'exprimer, les services que vous avez rendu à l'une & à l'autre, sont d'un prix que tout ce que je pourrois faire désormais ne pourra jamais acquitter. On peut dire que vous possédez par excellence ce don si précieux & si rare, qui est celui d'obliger. Soyèz donc certain que l'union de nos enfans ne sera différée

qu'autant de tems qu'il en faut pour le parfait rétablissement de ma fille.

Pendant ma maladie, Madame d'Embleville instruisit le Comte des principaux événemens de sa vie, & comme il paroît dans le recit qu'elle en fit à l'Abbesse, que c'étoit lui qui l'avoit fait élever, en la confiant à Madame de Bracmont, & que l'ayant ensuite abandonnée, tout le blâme d'une conduite aussi cruelle, devoit conséquemment retomber sur le Comte; ne doutant point que Monsieur & Madame Pichard ne fussent aussi prévenus de cette idée, il exigea de l'Abbesse, pour sa justification, une relation exacte de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur mariage. L'Abbesse, qui attendoit avec impatience le moment de se justifier entièrement, se prêta de bonne grace aux volontés d'un époux, pour lequel elle sentoit renaître son amour, & toute sa tendresse; & lorsque nous fûmes tous rassemblés, elle commença ainsi.

Il est bien humiliant pour un cœur qui n'a rien à se reprocher, d'être soupçonné de la plus noire ingratitude, & de manquer en même tems aux devoirs les plus indispensables de la nature. Mais comme ce ne sont ni des plaintes, ni des réflexions que vous attendez de moi, je les supprimerai: quoique le Comte sçache une partie de ce que je vais vous dire, je crois néanmoins ne pouvoir me dispenser de commencer mon recit du moment que je suis entrée dans le monde.

Le Marquis de ***, dont je suis la fille, est assez connu par les dignités dont il est revêtu, pour ne pas m'étendre sur sa famille : seul fruit de son premier mariage, j'eus le malheur de perdre ma mere, n'étant encore âgée que de deux ans : j'avois une tante à l'Abbaye de ***, j'y fus conduite, & restai dans cette Abbaye jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Mon pere, qui s'étoit remarié, fit ce qu'il put pour m'engager à prendre le voile, pour assurer à un fils qu'il avoit de sa seconde femme, une très-belle Terre, qui devoit m'appartenir. Je résistai fermement à ses volontés, & ma belle-mere, dont le cœur étoit admirable, ennuyée des persécutions que je souffrois, s'employa si bien auprès de mon pere, qu'elle obtint de me faire venir passer quelque-tems chez lui.

Le Comte, parent de ma belle-mere, venoit assiduellement lui faire sa cour. La liberté que nous avions de nous voir tous les jours, me fit découvrir en lui des qualités si éminentes, que je ne pus défendre mon cœur contre ses attaques : élevée dans un Cloître, il semble que le cœur en soit plus disposé à la tendresse. D'ailleurs, accoutumée à dire librement ma pensée, le Comte s'aperçut du penchant qui m'entraînoit vers lui : prévenu en ma faveur, il redoubla ses attentions, & je ne tardai pas à lui avouer ma défaire : il en parut transporté, & m'assura qu'il alloit tout employer pour m'obtenir de mon pere, qui pour lors étoit à la Cour.

Plusieurs jours se passèrent dans une sécu-

rité parfaite; je ne prévoyois aucun obstacle de la part de ma famille, celle du Comte ne lui cédant en rien. Je commençois à me féliciter de mon bonheur, lorsque le Comte entra un jour dans mon appartement; son air triste & rêveur me laissa. Qu'avez-vous, Monsieur, lui demandai-je avec émotion? Que dois-je penser d'un si grand changement? Mon désespoir le caute, Mademoiselle. Hélas! au moment que je crois pouvoir jouir du bien de vous posséder, ce bien vient de m'être ravi par un événement inopiné. Le Marquis, votre pere, sollicite depuis long-tems un Gouvernement, dont le Roi vient de gratifier mon pere: le vôtre, fâché de la préférence qu'il avoit obtenue, s'est emporté contre lui en invectives, lui reprochant que ce ne pouvoit être que par des brigues ou par des bassesses qu'il l'avoit emporté. Quelques amis, témoins de leur dispute, pour empêcher les voies de fait, en ont instruit le Roi, qui trouvant très-mauvais que le Marquis eût osé se lâcher en des propos aussi indécens, a ordonné qu'il fût arrêté. Cet ordre exécuté sur le champ, on le conduit actuellement à Pierre-en-Cise.

Juste Ciel! m'écriai-je, que venez-vous de m'apprendre? Quel revers! La Marquise en est-elle instruite? Je viens de lui détailler toute l'affaire. Et comme vous n'ignorez pas qu'elle est nièce de mon pere, cette disgrâce la met dans un grand embarras; mais comme la nouvelle n'en est point encore répandue, elle s'est déterminée à partir dans

l'infant pour en instruire ses amis, afin de prévenir la prévention qui dans certains esprits a plus de force que la vérité; & je ne crois pas que mon pere, tout irrité qu'il est contre le Marquis, cherche à lui nuire; content de son triomphe, peut-être ne poussera-t'il pas plus loin sa vengeance? Peut-être? vous en doutez donc? Monsieur, de grace expliquez-vous, ne cherchez point à m'abuser par de vaines espérances. Je ne puis, Mademoiselle, vous dissimuler que le Marquis doit une satisfaction à mon pere sur les calomnies dont il a osé le noircir. De pareils discours ne peuvent s'effacer que par le sang, & quoique le Roi se soit expliqué formellement sur ce fait, lui obéir seroit un déshonneur pour notre famille. Tel est le contraste qui régné aujourd'hui parmi les hommes, & sur tout dans les Troupes. Un Officier qu'on a grièvement insulté, est obligé de se battre; s'il se bat, il est puni; & s'il écoute la voix de l'humanité, celle même de la Religion qui ordonne le pardon des offenses, il est déshonoré dans son corps, & obligé de renoncer à son état. Ainsi, Mademoiselle, de quelque façon que les choses tournent, je ne puis envisager que l'horreur d'être séparé de vous: si vous m'aimez, il est cependant un moyen de parer les coups que la fortune nous prépare. Vous ne répondez rien? Hélas! Monsieur, suis-je en état de vous entendre? occupée entièrement de la disgrâce de mon pere, laissez moi me livrer à la douleur qui m'accable. Je dois la respec-

ter cette douleur, dit le Comte, puisque je ne puis y apporter aucun soulagement.

Je passai plusieurs jours à accompagner ma belle-mère dans les sollicitations que nous fîmes pour tâcher d'obtenir la délivrance de mon père; mais le Monarque, encore trop irrité, n'en voulut écouter aucune, & nos amis nous conseillèrent de les suspendre pendant quelque-tems.

Quoique le Comte n'eût aucune part à notre disgrâce, il fut néanmoins obligé de supprimer ses visites pour obéir aux ordres de son père. Mais l'amour lui inspira un expédient, qui fut de gagner ma Femme de chambre. Cette fille, à qui j'ai les plus grandes obligations, le connoissant pour un parfait honnête homme, ne se fit aucun scrupule de l'introduire dans mon appartement. Surprise de le voir, je lui demandai ce qui pouvoit l'autoriser à me faire des visites aussi imprudentes. Je n'ignore pas, ajoutai-je, que Monsieur votre père vous les a interdites. Voulez-vous joindre votre cruauté à la sienne, dit le Comte? Pouvez-vous m'envier des momens que je puis passer avec vous? & ce cœur qui m'a paru si tendre, s'endurcit à mes maux. Que vous êtes injuste, cher Comte! mon cœur s'endurcit à vos maux! Ah! si j'osois vous dire une partie des miens, que vous seriez satisfait des combats qu'il endure pour vaincre un amour malheureux! Pourquoi le vaincre, ma charmante Maîtresse? cet amour ne sera pas toujours persécuté, & le dessein plus favorable

ble à nos vœux peut nous unir malgré tous les obstacles qui nous environnent : il ne faut que de la résolution, de la constance & de la fermeté pour supporter les disgrâces qui pourroient nous arriver : vous devez me regarder dès à présent comme un homme qui doit être votre époux, qui le sera malgré toutes les oppositions qui pourroient se rencontrer, & j'atteste le Ciel qu'il n'y aura jamais que la mort qui puisse me séparer de vous.

Quel est le cœur qui résiste à de si puissantes attaques, sur-tout lorsque ce cœur est lui-même affecté d'une aussi violente passion? Que vous êtes pressant, cher Comte, & que vous connoissez bien l'empire que vous vous êtes acquis sur mon âme! je cède à votre amour, & quoique j'aye tout à craindre du courroux de mon pere, je m'y exposerai volontiers pour vous donner des preuves certaines de la confiance que j'ai en votre parole; cependant je prévois que nous allons essuyer l'un & l'autre bien des peines. Le Comte me rassura par tout ce qu'il put imaginer de plus tendre & de plus séduisant. Trois mois se passèrent à nous renouveler sans cesse les assurances d'une fidélité à toute épreuve.

Pendant ce tems, le Comte dont la famille étoit dans la plus grande faveur, lui fit obtenir un Régiment. Prévoyant dès-lors qu'il seroit obligé de s'absenter souvent, son amour n'en put soutenir l'idée sans en être allarmé. Je connoissois trop bien son cœur pour ne pas m'apercevoir que quelque chose l'agitoit; je m'empressai d'abord pour en apprendre le

fujer. Il m'annonça sa nouvelle dignité, en m'assurant que loin d'en être flatté, il ne l'envisageroit que comme un malheur, à moins que je ne voulusse accepter les propositions qu'il avoit à me faire; que son bonheur dépendant des événemens qu'il ne lui étoit pas permis de souhaiter, quoiqu'ils pussent le rendre parfaitement heureux, qu'il avoit imaginé un moyen qui pourroit le tranquilliser, mais qu'il craignoit que je n'eusse pas assez de résolution pour l'exécuter.

Parlez, lui dis-je, cher Comte, que faut-il faire? Doutez-vous encore que mon cœur ne soit à vous, & qu'il ne se fasse un plaisir, & même un devoir, de contribuer à assurer votre bonheur? soyez donc persuadé que s'il n'y a rien dans votre projet qui blesse ma vertu, je suis disposée à vous satisfaire. Le Comte transporté de cette assurance, se jetta à mes pieds; vous consentez donc, mon adorable Maîtresse, à faire mon bonheur, en me donnant la main? A ces mots, ma surprise parut dans mes yeux. Ne craignez rien, poursuivit le Comte, je suis trop honnête homme pour vous engager à faire de fausses démarches, ni rien qui en approche; je suis en âge, & je vous proteste qu'il ne manquera aucune formalité à notre mariage, si ce n'est le consentement de nos parens. Mais content de vous appartenir par un lien si doux, nous attendrons tranquillement que la fortune, plus favorable, nous fournisse les occasions de le déclarer; j'aurai du moins la satisfaction intérieure de me dire votre

époux, & de penser que ce titre ne sçauroit jamais m'être enlevé.

Le Comte ne me donna pas le tems de réfléchir; notre mariage fut conclu en huit jours, sans que personne en ait jamais rien soupçonné. Le jour qu'il se devoit célébrer, je sortis le matin avec ma Femme de chambre, & me fis conduire à l'Eglise, sous prétexte d'y faire mes dévotions: je renvoyai ma voiture avec ordre de venir me reprendre à midi. Nous traversâmes l'Eglise, & je trouvai le Comte qui nous attendoit dans un carrosse de remise, sans aucuns Domestiques. Nous fûmes à deux lieues de Paris, chez un Curé qui nous attendoit avec les témoins nécessaires, & qui nous maria en vertu d'une permission de l'Archevêque. La cérémonie achevée nous revinmes à Paris, où le Comte me remit à la porté de l'Eglise, que je traversai pour remonter dans mon équipage.

Mon mari fut introduit le soir même dans mon appartement. Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui se passa entre deux personnes aussi fortement éprises l'une de l'autre: ces premiers jours coulèrent dans les délices d'une union que l'amour avoit formé.

Cependant il nous arriva une petite disgrâce, qui pensa nous causer bien du chagrin. Peu contens de passer les nuits ensemble, nous eûmes encore l'imprudence de nous écrire très-souvent. Une de mes lettres tomba malheureusement entre les mains de mon frere, qui eut la malice de n'en rien dire, parce qu'étant sans adresse & sans si-

gnature , elle ne pouvoit que lui donner des soupçons qu'il voulut éclaircir avant que d'en faire usage. La haine qu'il avoit conçue contre moi , lui fit chercher l'occasion de me nuire ; il crut la trouver en examinant de si près ma conduite , qu'il découvreroit quelque intrigue qui pourroit me perdre dans l'esprit de la mere , qui m'avoit toujours marqué beaucoup d'affection.

Surprise de le voir attaché à me suivre , & de voir qu'il ne quittoit plus mon appartement , je ne sçavois à quoi attribuer cette nouvelle façon d'agir , que j'aurois pu prendre pour un redoublement d'amitié , s'il m'en eût déjà donné des marques ; comme je le connoissois pour être fourbe & dissimulé , je me méfiois de ses assiduités , qui me devenoient fort à charge : cependant je pensai en être la dupe. Obsédée pendant toute une journée de sa présence , il voulut encore passer la soirée avec moi. Je fus obligée , pour m'en débarrasser , de feindre un grand mal de tête ; mais le traître n'en fut pas la dupe , & fut se cacher dans le corridor derrière une porte battante , bien résolu d'y passer la nuit : sans doute qu'il s'étoit aperçu de mon inquiétude , ce qui lui fit juger que le moment étoit favorable à ses vues.

Dès qu'il fut retiré , je dis à ma Femme de chambre que je craignois que le Comte ne se fût impatienté ; ne sçachant pas l'acharnement de mon frere à me poursuivre , elle descendit sur le champ par un petit escalier dérobé qui donne dans une basse-cour , dont

elle avoit la clef. Malheureusement il falloit passer devant cette fatale porte , derrière laquelle mon frere étoit en embuscade ; d'abord il fut tenté d'arrêter la personne qu'il vit passer ; mais réfléchissant que je pourrois nier qu'il vint pour moi, il aima mieux s'en assurer : il le vit donc entrer dans mon appartement , & courut tout de suite éveiller la Marquise , qu'il avoit déjà prévenue par cent mauvais propos , auxquels elle avoit toujours refusé de se prêter ; cependant , chargée par mon pere du soin de veiller sur ma conduite , les rapports de son fils lui avoient donné de l'inquiétude , ne pouvant imaginer qu'il fût assez mauvais pour inventer tout ce qu'il avoit osé lui dire ; & lorsqu'il parut dans sa chambre pour lui annoncer qu'il venoit de voir entrer un homme dans la mienne , elle ne put dissimuler son chagrin. Que venez-vous m'apprendre , mon fils ? votre sœur s'est peut-être trouvée indisposée , & sa Femme de chambre effrayée , aura fait venir un Domestique pour lui aider à la secourir. Non , Madame , reprit mon frere , ce n'est point un Domestique , & ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'aperçois de son dérangement.

Ma belle-mere , doutant encore du rapport de son fils , voulut s'en instruire par elle-même ; l'affaire lui paroissoit délicate , & demandoit qu'elle se passât sans éclat ; c'est pourquoi elle prit le parti de monter doucement dans ma chambre ; mais ma Femme de chambre , dont la commission étoit de faire le guet pendant la nuit , afin de nous avertir avant

que le jour parût, entendant quelque mouvement dans la chambre de ma belle-mère, qui étoit au-deffous de la mienne, & s'avancant dans le corridor, elle l'aperçut qui montoit doucement les degrés; elle revint promptement sur ses pas, en me disant, tout est perdu, voilà la Marquise qui vient: sauvez-vous, Monsieur, lui dit-elle, en le prenant par la main & le traînant dans ma garde-robe, dont la porte répondoit à côté de l'escalier dérobé, qui facilita sa sortie sans être aperçu de personne.

J'étois dans mon lit, & fis semblant de m'éveiller au bruit qu'on fit en entrant. Ah! mon Dieu, Madame! m'écriai-je, qui peut vous obliger de venir à l'heure qu'il est? ne feroit-il point arrivé quelque accident à mon père? La Marquise étonnée, ne sçavoit que répondre. Agathe qui parut dans le moment, me fit juger que je n'avois plus rien à craindre; ma belle-mère me regardoit d'un œil interdit, ne sçachant à quoi se déterminer. Apprenez-moi du moins, Madame, quel est le sujet qui vous amène: la Marquise d'un air distrait, parcourut des yeux toute ma chambre; jetta ensuite un regard irrité sur son fils, & se tournant vers moi, vous me voyez dans une émotion extrême, qui n'est occasionnée que par l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde. A peine ai-je commencé de m'assoupir, qu'un songe affreux a troublé mon sommeil. J'ai cru vous voir attaquée par un monstre d'une forme hideuse, qui s'efforçoit de jeter sur vous un venin empoi-

sonné. J'ai d'abord employé mes forces pour vous défendre; mais le monstre furieux s'élançant avec plus de vigueur, en redoublant ma frayeur, m'a fait faire un mouvement qui m'a éveillée. Dans l'agitation où ce songe m'a laissée, j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque fâcheux accident, & n'ai pu résister à l'envie de m'en instruire par moi-même.

Je ne pus m'empêcher d'admirer l'adresse de la Marquise, qui dissimulant par cette allégorie la méchanceté de son fils, lui faisoit connoître en même-tems toute la noirceur de son caractère: charmée de cette modération, je feignis à mon tour de croire ce qu'elle venoit de me dire, & après l'avoir remerciée du tendre intérêt qu'elle prenoit à mes jours, quelques réflexions que nous fîmes sur le peu de foi qu'on doit ajouter aux songes, finirent cette conversation.

La Marquise, retirée dans son appartement, fit à son fils les plus sanglans reproches, ajouta qu'elle avoit horreur de la perfidie de son caractère; que s'il ne travailloit sérieusement à s'en corriger, il se feroit détester de toute la terre. Mon frere, confondu par ces reproches, ne pouvoit concevoir ce qu'étoit devenue la personne qu'il étoit certain d'avoir vu entrer chez moi; mais n'en ayant d'autre preuve à donner que ses yeux, ces témoins ne furent point reçus, & la honte qu'il vouloit jeter sur moi retomba sur lui: je ne cherchai point à le justifier, ce que j'aurois pu faire en confiant à la Marquise le secret de mon mariage; mais outre le danger qu'il y avoit

par rapport à mon pere , je réfléchis que cette ouverture ne serviroit qu'à allarmer le Comte sans lui procurer plus de liberté de me voir ; d'ailleurs mon frere n'avoit pas assez bien agi , puisque si c'eût été par sentiment ou pour conserver une réputation qui devoit lui être chère , dès l'instant qu'il se seroit aperçu que je m'écartois de mon devoir , le sien eût été de me reprendre avec douceur , & de m'y faire rentrer par de tendres remontrances.

Cette scène , loin de me nuire , me procura plus de liberté que je n'en avois jamais eue ; elle servit aussi à nous faire agir avec plus de circonspection. Je passai le reste de la nuit à écrire au Comte le détail de cette aventure , que ma Femme de chambre lui porta dès le matin. Comme il avoit prévu qu'il seroit très-difficile de nous voir au logis , & qu'il vouloit profiter du peu de tems qu'il devoit rester à Paris , il indiqua à ma Femme de chambre un endroit où je pouvois aller sans rien craindre ; elle m'y mena le lendemain ; nous convinmes que ce seroit dans cet endroit où il m'adresseroit ses lettres. Il fallut enfin nous séparer ; j'étois enceinte ; je fis part de mon état à mon mari , & de l'embaras où je me trouvois , ne sçachant à qui me confier. Le Comte , loin d'en être allarmé , me rassura sur mes craintes , & m'exhorta à me ménager & à conserver ce premier gage de notre amour.

Pendant l'absence du Comte , ma Femme de chambre , qui m'étoit fort attachée , me proposa de me confier à son frere , qu'elle
m'assura

m'assura être un fort habile Chirurgien. Je ne fis nulle difficulté d'accepter ses offres, & lui dis qu'elle n'avoit qu'à le faire venir. Quelque-tems après elle me le presenta, je l'entretins long-tems sur sa profession; lui trouvant de l'esprit, je lui fis confiance de mon mariage, de la situation dans laquelle je me trouvois, & de l'embarras qu'elle me causoit par la difficulté que j'aurois à m'absenter. Rien n'est si simple, Madame, me dit-il; si vous avez de la confiance en moi, tout se passera sans bruit & sans sortir de votre appartement; comme vous me paroissez déjà fort avancée, je vous conseille de seindre dès à présent quelqu'indisposition qui vous retienne au lit. Je ne suis point suspect ici, j'y viens souvent voir ma sœur, & lorsque je verrai aprocher l'instant de votre délivrance, je puis, sans être aperçu, passer la nuit dans sa chambre. Je fus enchantée de son idée, qui fut exécutée dans tous ses points avec le succès que je pouvois desirer.

Un fils fut le premier fruit de notre union; le frere de ma Femme de chambre se chargea de le faire élever; j'en instruisis le Comte, qui fut charmé d'apprendre que cet événement s'étoit passé sans aucun éclat. Pendant son absence, nous renouvelâmes nos sollicitations à la Cour pour obtenir la délivrance de mon pere, qui fut enfin élargi, avec ordre néanmoins de rester dans une de ses Terres: nous partîmes aussi-tôt pour aller le joindre. Je trouvai mon pere fort changé, le chagrin qu'il avoit ressenti de sa détention, lui donna

III. Partie.

C

une fièvre interne dont il eut peine à guérir. Comme cette Terre n'étoit pas éloignée de Paris, j'avois la liberté d'y venir souvent, sous prétexte d'entretenir les amis qui pouvoient nous rendre service pour obtenir la liberté entière du Marquis, qui s'ennuyoit horriblement. C'étoit aussi pour y prendre les lettres du Comte, & y apprendre des nouvelles de mon fils.

Après deux ans d'absence, le Comte revint à Paris : je m'y trouvai le jour de son arrivée ; je fus l'attendre à l'endroit où nous étions vus avant son départ : je ne puis exprimer la joie que nous eûmes de nous revoir ; son amour, au lieu de s'être rallenti par une si longue absence, me parut avoir pris de nouvelles forces. Toujours plus charmés l'un de l'autre, nous passâmes ainsi plusieurs années sans essuyer d'autres chagrins que ceux qui étoient occasionnés par les fréquens voyages que le Comte se trouvoit obligé de faire, tant à l'Armée que dans différentes négociations où il fut employé par la Cour.

Pendant ce tems Emilie vint au monde ; j'avois été dans l'obligation de retirer son frere de l'endroit où il étoit ; je les mis l'un & l'autre chez une femme dont je connoissois la probité. Cette Dame étoit veuve d'un Capitaine d'Infanterie : restée sans aucune ressource, elle fut charmée de trouver une occasion qui lui procurât un bien-être qu'elle n'osoit plus espérer. Comme j'étois en âge, & que j'avois déclaré à mon pere que je ne voulois point me marier, il me laissa jouir

de mon bien , qui est d'un revenu considérable ; ce qui fit que je commençai par faire acheter à Madame de Bracmont une assez jolie maison dans le Fauxbourg Saint-Marceau ; je convins que je lui donnois mille écus chaque année pour la pension de mes enfans & pour leur éducation.

Le Chevalier d'Orval qui étoit ami du Comte , & le seul qui fût dans notre secret , se chargea de cette commission , où je ne parus en aucune façon ; & lorsque je voulois voir mes enfans , il les faisoit venir avec la veuve au Jardin du Roi , où j'avois souvent le plaisir de les caresser , sans qu'elle se doutât de l'intérêt que j'y prenois ; le Comte partageoit aussi quelquefois ce plaisir dans les séjours qu'il faisoit à Paris.

Dix ans après la naissance d'Emilie , je redevins enceinte , & le Comte , chargé de nouveaux ordres , fut encore obligé de s'absenter : j'appris peu de tems après son départ , qu'il avoit été tué dans une bataille : toutes les Gazettes parlèrent de sa mort , en y joignant des détails circonstanciés de sa valeur , de ses grands talens , & de la gloire qu'il s'étoit acquise par ses belles actions : ces détails qui pouvoient servir à immortaliser le nom de mon époux , ne furent pas capables d'apaiser ma douleur : forcée néanmoins de la renfermer , mon désespoir me fit prendre la résolution de me retirer dans un Couvent , pour y déplorer en liberté la perte d'un époux qui m'avoit si tendrement aimée.

Cette résolution prise , j'en fis part au Che-

valier d'Orval, qui prévenu comme moi sur la mort du Comte, loin de m'en détourner, se prêta volontiers à tous les arrangemens que le désespoir m'avoit suggérés, & sans faire aucune réflexion sur ma situation, je partis sur le champ avec ma Femme de chambre, qui ne voulut jamais me quitter : je me rendis en Normandie, dans un Couvent dont le Chevalier m'avoit souvent parlé, & où il avoit une parente qu'il estimoit beaucoup : j'avois vu plusieurs de ses lettres, & son style vif, léger & plein d'énergie, me faisoit désirer de la connoître ; ce fut donc ce Couvent que je choisiss dans la résolution d'y prendre le Voile dès en entrant ; la dot que j'offris éblouit les Religieuses, qui me reçurent en me qualifiant de leur bienfaitrice.

D'Orval, qui m'avoit accompagnée, ne voulut point quitter la Province ; il venoit tous les jours à la Grille pour me consoler : il est vrai que sa présence adoucissoit mes peines, par la liberté que j'avois d'en parler, & il sembloit que je versois dans son cœur une partie du fiel dont le mien étoit abreuvé.

Comme je pressois vivement les Religieuses pour ma prise d'habit, Agathe me fit apercevoir que mon état ne me permettoit pas de rester plus long-tems dans cette Maison ; je pense, Madame, que vous êtes trop raisonnable pour scandaliser ces bonnes Mères, en vous exposant à faire ici vos couches. La réflexion d'Agathe me fit connoître que je m'étois un peu trop pressée ; mon embarras fut de trouver un prétexte pour en sortir

sans leur causer d'inquiétude ; j'eus recours au Chevalier , qui me dit de ne me point inquiéter , & qu'il alloit feindre d'avoir reçu des lettres qui m'obligeoient de m'absenter pour des affaires de famille où ma présence étoit absolument nécessaire. Il se chargea en même-tems de me trouver une maison où je pussé être sûrement & décemment.

Cet arrangement pris , je sortis du Couvent avec Agathe , pour me rendre dans l'endroit que le Chevalier avoit arrêté. Ce fut dans cette maison qu'Adélaïde vint au monde. Le Chevalier , à qui je n'avois point caché mes intentions au sujet de ce dernier enfant , avoit fait la découverte d'un vieux Gentilhomme , dont la femme venoit de mourir en couche d'une petite fille , qui ne paroïssoit pas devoir vivre long-tems. Il fut le trouver , & lui proposa de substituer Adélaïde à sa place. Une somme de vingt mille livres qu'il lui offrit , le détermina sur le champ. On fit l'échange sans que la Nourrice s'en aperçût ; & la fille de ce Gentilhomme fut portée à quelques lieues de -là , & mourut peu de jours après.

Tranquille sur le sort d'Adélaïde , je rentrai dans mon Couvent , sans vouloir me donner le tems de me rétablir. Mais la fatigue de mon prétendu voyage me servit de prétexte pour garder le lit ; cependant Agathe , dont l'attachement est peut-être sans exemple , voyoit avec une surprise extrême l'abandon que je faisois de mes enfans ; celle de toute ma famille , & ce détachement du

monde auquel je me préparois de renoncer pour jamais, elle m'en parloit sans cesse, & toujours en versant des larmes. Ma chère Agathe, lui dis-je, vous n'ignorez pas qu'en partant je me suis munie de tous mes diamans & d'une somme d'argent assez considérable pour pouvoir remplir tous mes projets; vous êtes entrée dans mes arrangemens, & je croirois être la femme la plus ingrate du monde, après tout ce que vous avez fait pour moi, si je ne vous en marquois ma reconnaissance en vous assurant un sort qui puisse vous rendre heureuse. Hélas ! Madame, reprit Agathe, je ne puis jamais l'être si je suis séparée de vous; mon sort dépend de vos bontés. Si j'osois vous faire une proposition; mais, Madame, ce seroit peut-être trop exiger. Non, Agathe, tu ne peux rien exiger de moi que je ne t'accorde volontiers, si la chose est en mon pouvoir: parle, explique-toi sans aucune crainte. Puisque ma Maîtresse me permet de lui dire librement ma pensée, elle voudra peut-être bien pousser sa générosité jusqu'à payer ma dot dans cette Maison, & me permettre par ce moyen de passer mes jours auprès d'elle. Non-seulement je payerai ta dot, je veux encore t'assurer une pension honnête. Mais ce parti est-il bien réfléchi? Ne crains-tu point de t'en repentir un jour? Non, Madame, peu m'importe de porter un voile ou une coiffure, pourvu que l'un ou l'autre me tienne auprès de vous. Voilà mon objet, c'est toute ma vocation; peut-être vaut-elle beaucoup

mieux que celle d'un autre. Flattée d'un attachement aussi singulier, je promis à Agathe de ne me jamais séparer d'elle.

Lorsque j'eus pris l'habit, j'écrivis à mon pere pour le supplier de me pardonner la démarche que je venois de faire; que dans la crainte qu'il ne s'oposât au desir que j'avois formé depuis long-tems de renoncer au monde, je pensois qu'il falloit commencer par offrir à Dieu le plus grand sacrifice que je pouvois lui faire; celui de me dérober à sa tendresse & à celle de toute ma famille, me paroissant les plus forts, étoient aussi les premiers que je venois de mettre au pied des Autels; que je le suppliois encore de vouloir bien me garder le secret sur l'endroit où je m'étois retirée pour n'être point distraite dans mes fonctions, parce que j'osois l'affurer que la résolution que j'avois prise seroit inébranlable.

Mon pere charmé du parti que je venois de prendre, qui, par ce moyen, assuroit tous ses biens à mon frere, loin de m'en détourner, me fit une réponse, qui, quoiqu'assez tendre, ne tendoit néanmoins qu'à m'affermir dans mes desseins. Mais peu de tems après que j'eus prononcé mes vœux, mon pere aprit que l'Abbaye de *** venoit d'être vacante par la mort de ma tante; il employa ses amis, & je fus nommée à sa place. J'avoue que je ne fus point fâchée de cette dignité; je commençois déjà à m'ennuyer beaucoup de n'être qu'une simple Religieuse. Le Marquis vint me prendre lui-même, &

je fus instalée dans mon Abbaye. Sainte-Agathe m'y suivit, je ne pouvois me passer d'elle; confidente de mes peines, elle étoit plus que jamais nécessaire à mon repos, si c'en est un de parler sans cesse d'un bonheur dont on a joui, des tourmens qui vous accablent, & des maux qu'on se rapelle à chaque instant, qui ne servent qu'à nourrir la douleur & à en prolonger le cours. C'étoit toujours le sujet de nos conversations.

Cependant, continuellement agitée par la crainte que Madame de Bracmont ne laissât pénétrer mon secret, parce que le Chevalier, dans la persuasion où il étoit que mes enfans seroient un jour reconnus, lui avoit confié le nom de leur pere; & cette femme, je ne sçais par quelle raison, avoit exigé en même-tems qu'on lui donnât le portrait du Comte & le mien; cette circonstance m'inquiéta au point que je pris la résolution de tâcher de lui donner le change. J'oubliois de dire que mon fils avoit été retiré de chez Madame de Bracmont dans la vue de perfectionner son éducation; & lorsqu'il fut en âge de voyager, le Chevalier le remit, par mes ordres, entre les mains d'un parent d'Agathe, de la probité duquel j'étois sûre. Il ne restoit plus qu'Emilie chez cette Dame, dont je craignois l'indiscrétion. J'imaginai, pour la dérouter entièrement, de la faire partir pour Gênes, & de la conduire jusqu'à Rome, en lui faisant croire qu'elle y trouveroit le pere d'Emilie avec son frere. Ce projet à peine conçu, j'envoyai chercher

le Chevalier, qui toujours zélé pour mes intérêts, ou, pour mieux dire, toujours livré à mes folies, voulut bien encore se prêter à me rendre ce dernier service pour assurer ma tranquillité. Vous avez sçu le détail de ce projet par le recit que Madame d'Embleville a fait de ses aventures.

Il est vrai, dit le Comte, que ma fille nous a fait un recit assez détaillé de cette aventure, pour pouvoir vous dispenser de prendre la peine de la répéter; elle m'a même fait voir plusieurs lettres de son frere, qui commencent à me tranquilliser sur son sort. Mais, Madame, je crains qu'un aussi long recit ne vous fatigue; & malgré mon empressement pour en apprendre la suite, je la suspendrai volontiers, afin de vous donner le tems de reprendre haleine. Non, Monsieur, reprit ma mere, je ne puis trop me presser d'achever ma justification. Je vois qu'il vous reste des doutes que je me flatte de dissiper par les choses que j'ai encore à vous dire.

Lorsque le Chevalier m'eut rendu un fidèle compte de son voyage, poursuivit l'Abbesse, je crus mon secret enséveli par le détail qu'il me fit des précautions qu'il avoit prises: ne doutant point que Madame de Bracmont, contente de la somme que je lui avois fait remettre pour mes enfans qu'elle avoit toujours élevés comme les siens, qui la croyoient leur mere, & n'avoient aucune notion de leur naissance, je crus donc qu'elle borneroit tous

ses soins à les établir comme tels. Sur ce principe je me préparois à goûter du moins quelque repos. Je restai en effet pendant quelque-tems un peu plus tranquille; mais cette aparente tranquillité pouvoit se comparer à une aurore, qui, s'élevant tristement dans des nuages, n'annonce que des jours nébuleux, sombres, & souvent orageux. Toutes mes agitations se renouvelèrent; le Comte, sans cesse present à mes yeux, sembloit me reprocher la barbarie d'une conduite aussi bizarre, & je puis dire que tous les tourmens des ames tendres se rassemblèrent dans mon cœur.

Je ne pus résister long-tems à des maux aussi cruels; sans cesse agitée, je tombai dans une langueur qui pensa me coûter la vie. Sainte-Agathe, désespérée de me voir dans cet état, employa tout ce que la raison & la vertu purent lui dicter de plus consolant. Vous verrai-je toujours, me disoit-elle, en proie à la douleur la plus amère? Ne prendrez-vous jamais plus de pouvoir sur vous-même? Si le sort vous accable & vous rend la vie insupportable, la vertu vous ordonne de vivre en montrant un cœur encore plus grand que vos malheurs. Vous pouvez aisément, Madame, vous tranquilliser de l'inquiétude que vous avez sur le sort de vos enfans, & le Chevalier d'Orval peut, je pense, vous en donner des nouvelles; croyez-moi, Madame, ne tardez pas à l'envoyer chercher. Je suivis le conseil de Sainte-Agathe; j'en-

Voyai le jour même chez le Chevalier. On me raporta qu'il étoit à l'extrémité : cette nouvelle fut pour moi un redoublement d'affliction ; c'étoit le seul ami auquel je pusse me confier ; & sa mort, que j'appris peu de jours après, mit le comble à mes maux ; je me voyois privée, par cette mort, de la triste consolation que j'en attendois. Sainte-Agathe me proposa un autre expédient, qui fut d'envoyer chez Madame de Bracmont, pour la prier de me venir parler. Cette Dame ne vous connoît point, & vous pourrez l'interroger sur quelque prétexte : il est vrai qu'elle ne me connoît pas, & que malgré le portrait qu'elle a de moi, outre que l'habillement de Religieuse change beaucoup, mes chagrins n'ont pas peu contribué à me rendre méconnoissable ; cependant je n'ose encore m'y fier. Ainsi il faut, ma chère Agathe, que ce soit vous qui l'interrogiez ; je me tiendrai dans un coin du Parloir, d'où je pourrai entendre votre conversation. Agathe y consentit, & écrivit sur le champ à Madame de Bracmont. La Tourrière, chargée de sa lettre, la lui raporta deux heures après, en lui disant qu'il y avoit plus d'une année que cette Dame étoit morte, que ses enfans avoient fait vendre sa maison, & qu'on ne sçavoit ce qu'ils étoient devenus. Agathe extrêmement fâchée d'apprendre cette triste nouvelle, ne pouvoit se déterminer à me l'annoncer, mais je la lus dans ses yeux. Votre silence, lui dis-je, ma chère Agathe, me fait croire que je n'ai plus d'espérance.

Pourquoi, Madame, voudriez-vous renoncer au bien qui vous reste? pour moi je ne connois point de divinité qui nous soit plus chère, & de qui nous recevions plus de bienfaits que l'espérance; ses autels sont dans nos cœurs, & nous ne pouvons nous empêcher d'y sacrifier tous les jours. Ainsi, Madame, je vous exhorte à conserver un bien si précieux; puisque c'est par lui seul que vous pouvez obtenir de la tranquillité.

Plusieurs années se passèrent encore dans les mêmes agitations, lorsque, par un des coups de la Providence, je retrouvai mes enfans au moment où je m'attendois le moins. On vint me dire qu'une Dame m'attendoit dans mon Parloir, j'y fus dans l'instant. C'étoit Madame d'Embleville; tous mes sens s'émurent à sa vue; la ressemblance que je lui trouvai avec mon Emilie, me la fit d'abord prendre en amitié. Après les complimens d'usage, elle me dit que l'objet de sa visite avoit été de me recommander sa nièce, qui venoit d'entrer au nombre des Pensionnaires; qu'elle jugeoit qu'elle auroit besoin de ma protection, n'ayant aucune connoissance qui pût la distraire du chagrin qu'elle avoit d'être obligée de s'en séparer pour quelque tems. Adélaïde me fut alors présentée par la Mere Sainte-Agathe; elle avoit les larmes aux yeux; je fus frappée de sa ressemblance avec cette prétendue tante; son âge, son nom & sa qualité que je demandai, me donnèrent de furieux soupçons. Cette physionomie ouverte, qui annonce

tout ce qui se passe dans son ame, me fit juger que je ne serois pas long-tems à développer son caractère, ne doutant point que ce ne fût ma fille, par l'émotion & les mouvemens agités de mon cœur; ce qui me fit quitter un peu brusquement Madame d'Embleville, en la priant néanmoins de ne pas venir à l'Abbaye sans me faire demander, mon trouble m'empêchant de continuer la conversation.

Adélaïde me donna la main pour rentrer dans mon appartement: j'ordonnai qu'un lit lui fût dressé dans une chambre à côté de la mienne, & qu'on fit apporter ses habits. Je questionnai mon Adélaïde sur différens objets auxquels elle satisfit pleinement: je goûtois alors le délicieux plaisir d'embrasser ma fille; je pris cependant assez de force sur moi-même pour lui cacher les transports de ma joie, qui, quoique modérée par l'incertitude où j'étois encore sur le sort des deux autres, éclatoit malgré moi. Sainte-Agathe, surprise d'un changement si subit, ne pouvoit en deviner la cause; je jouis de son inquiétude jusqu'au moment qu'Adélaïde se fut retirée dans sa chambre; ma chère Agathe, lui dis-je, que ta tranquillité renaisse, ainsi que la mienne, en aprenant une partie de mon bonheur; tu le concevras aisément, en te disant que cette nouvelle Pensionnaire, à laquelle je viens de donner des preuves d'une préférence que je n'eus jamais pour personne, est une de mes filles. Oui, Agathe, c'est mon Adélaïde, j'en ai des preu-

ves certaines; & ce coup de la Providence commence à m'en faire espérer d'autres. Vous avez raison, Madame, je suis persuadée que dès que la fortune se lasse de nous persécuter, une faveur est toujours accompagnée d'une autre. Hélas! puissent tes paroles devenir des oracles! tu sçais que depuis long tems je ne vis que dans l'avenir, que toutes mes réflexions n'ont été que des projets. A present tous mes sentimens ne sont que des espérances, & mes pensées ne vont désormais former que des desirs. Ah! s'ils pouvoient être accomplis, je reverrois bien-tôt mon Emilie avec son frere! Agathe, qui s'étoit acquis par son zèle le pouvoir de me dire librement sa pensée, n'en échapoit jamais aucune occasion. Ses réflexions étoient souvent affommandes, mais comme j'étois sûre qu'elles partoient de la bonté de son cœur, je les recevois toujours sans aigreur. Madame, me dit-elle, le Ciel, juste dans tous ses decrets, a sans doute voulu commencer par vous punir d'un sacrifice qui ne pouvoit lui être agréable. Abandonner ses enfans, renoncer à eux, leur refuser un état, sont des crimes désavoués par la nature. Mais le juste Ciel, satisfait des remords dont vous êtes accablée depuis plusieurs années, sa bonté permet enfin que vous jouissiez pendant quelque-tems du plaisir de les revoir.

La possession d'Adélaïde suspendit pendant quelques mois mes cruelles inquiétudes, lorsque la mort précipitée de M. d'Emble-

ville me fit connoître que je ne pouvois la garder encore long-tems. Ce fut à l'occasion de cette mort que j'eus le bonheur de découvrir mon Emilie dans la tante d'Adélaïde. Vous sçavez tous la façon dont elle me raconta son histoire; mais ce que vous ignorez, c'est qu'au lieu de ressentir le même plaisir que j'avois eu en retrouvant Adélaïde, je fus, au contraire, pénétrée de la plus vive douleur. Il est vrai que leur sort étoit bien différent. J'avois eu soin d'assurer un état à Adélaïde, par l'échange qui en avoit été fait avec la fille de ce Gentilhomme. Mais Emilie ni son frere ne pouvoient en reclamer aucun, sinon la voie publique qui les avoit vus élever sous le nom de Madame de Bracmont.

Ces tristes réflexions me mirent au désespoir. Le Ciel, le juste Ciel, m'écriai-je, ne me rend donc mes enfans que pour sentir avec plus de violence le tort que je leur ai fait; & ce tort, comment puis-je le réparer? Du moins si j'étois encore libre d'agir auprès de mon père, je pourrois peut-être trouver des instans de l'attendrir, je les lui présenterois; ces chers enfans agiroient eux-mêmes, le sentiment fléchiroit son cœur, ils lui arracheroient des larmes, & ces infortunés pourroient enfin parvenir un jour à jouir de leur état.

Ces mouvemens de tendresse ne firent, si je l'ose dire, qu'effleurer mon cœur: hors d'état de réfléchir, je ne consulrai que mon amour-propre. Celui que je devois à mes

ensans fut entièrement oublié. Cet amour déraisonnable, qui avoit toujours subjugué ma foible raison, l'aveugla encore sur ses obligations. En butte à mes erreurs, attachée à mes préjugés, & la tête remplie de chimères, je ne suivis que ma propre opinion, qui me confirma dans mes égaremens. Je ne pus enfin percer le nuage qui m'avoit toujours caché mes folies; aveuglée par les ténèbres de l'erreur, ma vanité auroit eu trop à souffrir, en approfondissant une conduite qui ne pouvoit que l'humilier. Triste jouet de mes extravagances, chaque jour m'avoit entraînée dans de nouveaux précipices, & ma vie étoit devenue un tissu d'événemens malheureux que je ne me suis attirés que par ma faute.

Je pris donc la funeste résolution d'ensevelir pour jamais un secret d'où je faisois dépendre ma réputation: je sçais, me dis-je, que le soin qu'on prend de paroître vertueuse, contribue à nous concilier l'estime générale. Une conduite authentiquement régulière, & soutenue pendant plusieurs années, ne peut encore réparer les mauvaises impressions que peuvent avoir donné de fausses démarches; si je déclare le mariage que j'ai contracté avec le Comte, si j'entreprends de faire rentrer mes enfans dans leurs droits, mon pere, dont je ne puis ignorer la haine qu'il a toujours conservée pour la famille de mon mari; mon pere, dis-je, saisira cette occasion pour la faire éclater, en se faisant un plaisir cruel d'attaquer la validité d'un mariage fait sans
son

son consentement ; & les héritiers du Comte trouvant aussi leurs intérêts à le rendre nul , tous mes efforts seront vains ; on le regardera comme un égarement de jeunesse , peut-être même chargera-t'on encore le tableau des plus odieuses couleurs , & tout l'éclat que j'aurai fait ne servira qu'à me déshonorer. Ma réputation entièrement ternie , en vain apellerai-je des jugemens injustes qui seront prononcés contre moi au tribunal de ma conscience , personne n'entreprendra de me justifier.

Ces dernières réflexions ne servirent qu'à m'affermir dans le dessein que je venois de prendre , & les événemens qui se sont passés depuis , n'ont servi qu'à augmenter ma sensibilité pour ces chers enfans ; mais cette sensibilité ne fut d'aucun fruit pour eux. Cependant je ne pus voir partir Madame d'Embleville avec Adélaïde sans un trouble & un saisissement qui me fit honneur dans leurs cœurs , puisqu'elles ne pouvoient l'attribuer qu'à la simple amitié.

Depuis leur arrivée ici nous avons entretenu un commerce de lettres qui faisoit toute ma consolation , & je voyois avec plaisir avancer l'heureux instant où Adélaïde alloit jouir d'un bonheur parfait par son mariage avec M. de Verneuil. Lorsque j'ai reçu une lettre de Madame d'Embleville , qui m'a instruite par un détail très-circonscancié de l'union qu'elle étoit prête à contracter avec M. le Comte de * * * , le portrait qu'elle me fit de sa figure , l'énumération de tous ses titres ,

les dignités dont il a été revêtu, les postes éminens qu'il a rempli; ces détails, dis-je, ne me laissèrent aucun doute que ce ne fût mon époux. Tous mes sens frémissent à cette nouvelle, & dans la crainte de ne pouvoir empêcher assez-tôt un mariage incestueux. Ciel! m'écriai-je, accompagnerez-vous toujours vos bienfaits des coups les plus sensibles, & un mortel poison détruira-t'il sans cesse les douceurs que je commençois à goûter dans l'amitié de mes enfans? Lorsque je trouve un époux que j'ai pleuré si long-tems, ce n'est qu'au moment qu'il est prêt à passer dans les bras de sa fille; & si l'inceste se consume, ce n'est que moi que je puis accuser d'un crime que je leur aurois préparé par toutes mes imprudences. Mais, cher Comte, que vous sert d'entendre des regrets qui m'échappent sur des maux qu'il n'est plus en mon pouvoir de réparer? J'ai satisfait votre curiosité sur tous les points qui pouvoient vous intéresser, & en me jugeant dans toute la rigueur, je me crois du moins justifiée à vos yeux. Mais, Monsieur, qui peut vous justifier aux miens, sur le silence que vous avez gardé au sujet des bruits qui se sont répandus sur votre mort? Apprenez-moi ce qui peut avoir donné lieu à cette funeste nouvelle, & les raisons qui vous ont engagé à la laisser subsister aussi long-tems, sans que vous ayez daigné m'instruire du lieu que vous aviez choisi pour votre retraite?

Rien n'est si juste, Madame, reprit le Comte: je me flatte que ce que j'ai à vous

dire, ne vous laissera aucun doute sur la régularité de ma conduite ; mais comme je présume que ces Messieurs & ces Dames peuvent être curieux d'entendre les raisons que je puis alléguer pour ma justification, je crains que des recits aussi longs ne fatiguent un peu trop leur attention, & je crois qu'il est de la prudence de suspendre ma narration jusqu'à demain. M. le Comte a raison, dit M. Pichard en s'éveillant, je suis de son avis ; car il faut toujours de l'ordre, de la justesse & de la précision dans ses comptes ; & l'on pourra aussi bien les réviser demain. Je lui donnerai mon Secrétaire, qui est le plus habile calculateur qu'il y ait au monde.

Il nous fut aisé de comprendre par ce discours, qu'il n'avoit pas entendu un mot de l'histoire de l'Abbesse. Madame Pichard, qui ne put s'empêcher d'éclater de rire, nous donna le ton, & nous fîmes tous *chorus*. En vérité, Mesdames, je ne vois pas où est le mot pour rire ; Monsieur ne parloit-il pas des comptes que son Intendant est obligé de lui rendre ? Pas tout à fait, mon pere, dit Verneuil. Oh ! j'ai donc mal entendu. N'importe, nous pouvons toujours aller faire un tour, cela donne de l'appétit. Nous suivîmes le conseil de M. Pichard, malgré l'empressement que nous avions tous d'entendre les aventures du Comte.

Le lendemain nous nous rassemblâmes dans l'appartement de Madame l'Abbesse, qui me parut fort inquiète. Il semble que lorsqu'on

est plus près de jouir d'un bien long-tems attendu, tous les desirs se réveillent, l'ame en est plus agitée, & son agitation ajoute à la mesure du tems. Cependant le Comte ne se fit pas long-tems attendre; il prit les mains de son épouse, & la regardant d'un air attendri: Au nom de notre amour, lui dit-il, Madame, bannissez cette tristesse qui m'accable; jouissons du moins en paix du plaisir de nous revoir: n'empoisonnons plus ce plaisir par d'inutiles réflexions. Je crois que vous me rendez assez de justice pour ne pas douter de mon amour: ce que j'ai à vous dire, ne doit servir qu'à vous en donner de nouvelles preuves. L'Abbesse l'assura en l'embrassant qu'il étoit pleinement justifié dans son cœur, & que le recit qu'elle lui demandoit, étoit plutôt pour satisfaire sa curiosité, que par aucun doute qu'elle eût de sa conduite. Le Comte commença ainsi en lui adressant la parole.

Vous devez vous rapeller, Madame, que lorsque je partis pour l'armée, je vous priaï de ne vous point inquiéter, si je passois quelque-tems sans vous donner de mes nouvelles; des raisons que je vous avois cachées m'engagèrent à prendre cette précaution. Depuis long-tems le Vicomte de ***, jaloux du peu de mérite qu'on vouloit bien m'accorder, ne laissoit échaper aucune occasion de m'humilier; plusieurs mauvais propos qu'il tenoit sur mon compte me revinrent; j'en fus outré; mais dissimulant mon chagrin, je me promis d'en tirer vengeance après la campagne. Je partis donc dans ce dessein: peu de

tems après que je fus arrivé à l'armée, il se tint un Conseil de guerre à la tête du camp, où les principaux Officiers furent apellés: il s'agissoit de sçavoir si l'on attaqueroit l'ennemi, ou si on se tiendroit sur la défensive en attendant un renfort qui devoit nous arriver. Mon avis fut de ne point hazarder les Troupes, vu la disproportion de nos forces contre celles des ennemis, qui joignoient encore à la supériorité qu'ils avoient sur nous, l'avantage du terrain: le Vicomte, fier, hautain & emporté, soutint au contraire qu'il falloit attaquer le jour même, & qu'il n'y avoit que des poltrons qui pussent être d'un avis contraire. La dispute s'échauffa, & je lui répondis vivement que je lui ferois voir, quand il voudroit, ce que c'étoit que des poltrons de mon espèce. J'ajoutai que comme il ne falloit pas que le service que nous devons au Roi se ralentît par nos disputes, je remettois à un autre tems à le faire expliquer; qu'en attendant je m'en raportererois entièrement aux sentimens de ces Messieurs. Les avis furent d'abord partagés; mais la faveur que le Vicomte avoit à la Cour, les eut bien-tôt réunis; & soit qu'on eût peur de s'attirer sa haine, ou que ce fût par une fausse gloire, j'eus la douleur de voir son avis préféré au mien. Ce que j'avois prévu arriva: on commanda l'attaque; nous fûmes battus, notre armée en déroute fit une honteuse retraite, & tous nos équipages furent pris.

J'eus deux chevaux tués sous moi dans cette action; mais, malgré la fatigue que je

venois d'effuyer , je ne pus m'empêcher de chercher le Vicomte : je le rencontrai parmi les fuyards , & lui ayant fait signe de me suivre , je le conduisis à l'entrée d'un bois , où nous mêmes pied à terre. Rien ne nous empêche à present , lui dis-je en mettant l'épée à la main , de vuider notre querelle ; préparez-vous à me faire connoître si vous êtes aussi brave que vous nous l'avez annoncé tantôt , quoique je vous aye vu fuir des premiers. Le Vicomte , piqué de ce reproche , se battit en désespéré ; mais le sort se déclarant pour moi , je le perçai de plusieurs coups qui le renversèrent à mes pieds , en me demandant quartier : après l'avoir desarmé , je dis à son Valet de chambre d'en prendre soin : le mien , qui gardoit mon cheval , m'aida à remonter dessus.

Je reçus dans ce combat deux coups d'épée ; & , quoique je perdiffe beaucoup de sang , j'eus néanmoins assez de force pour gagner un village : je descendis chez le Curé , prévoyant que j'y serois mieux que dans une auberge. Cet honnête homme me reçut avec beaucoup de zèle. Après que j'eus fait panser mes blessures , prévoyant que l'affaire que je venois d'avoir pourroit peut-être m'en occasionner une autre plus fâcheuse , qui me forceroit à me tenir long-tems caché , je saisis l'occasion de la bataille pour être en quelque façon le maître de ma destinée. Voici le moyen que j'imaginai pour y mieux réussir : j'ordonnai à mon Valet de chambre de prendre les habits que je venois de quitter , de

retourner avec lui sur le champ de bataille, & d'en revêtir le premier soldat mort qu'il trouveroit, à peu près de ma taille, & portant la couleur de mes cheveux, de lui balafrer ensuite le visage, afin qu'il ne pût être reconnu. Ce garçon exécuta ponctuellement mes ordres, & vint me rejoindre. Vous avez vu que ce projet me réussit parfaitement, le bruit de ma mort se répandit par-tout.

Cependant mes blessures, mal pensées, devinrent dangereuses. La fièvre redoubla avec de violens transports, & je fus long-tems entre la vie & la mort. Le bon Curé, effrayé de l'état où il me voyoit, envoya chercher un autre Chirurgien, qui demouroit à quelques lieues de son village, & qui passoit pour un fort habile homme. Celui-ci ordonna plusieurs saignées, & je fus plus de six mois dans les souffrances d'une maladie cruelle. Je vous avois fait écrire la situation où je me trouvois, & l'on avoit adressé mes lettres dans l'endroit dont nous étions convenus, ne pouvant les envoyer directement chez vous.

J'avois aussi fait avertir mon pere du déplorable état où j'étois, du combat que j'avois eu avec le Vicomte que je croyois mort, & des précautions que la prudence m'avoit suggérées, pour en éviter les suites. Mon pere craignant pour mes jours se hâta, malgré les attaques d'une goutte sciatique, de prendre la Poste pour venir à mon secours; dans le dessein de me faire transférer dans une de ses Terres peu distante de l'endroit où j'étois;

mais me trouvant à l'extrémité, il n'osa en risquer la fatigue. Il se rendit donc dans son Château, où il étoit à portée d'avoir deux ou trois fois par jour de mes nouvelles.

Dès que je fus hors de danger, on me transféra auprès de mon pere, qui m'apprit que le Vicomte étoit mort sans avoir rien déclaré, qu'on n'avoit eu aucun soupçon sur moi, persuadé que j'avois été tué dans la dernière action; qu'il étoit cependant de la prudence de ne point reparoître si-tôt, dans la crainte qu'en rapprochant toutes les circonstances on ne vint à découvrir la vérité. Tranquille sur cette affaire, je ne fus plus occupé que de vous seule; surpris de ne recevoir aucune réponse aux lettres que je vous avois fait écrire, & allarmé d'un silence aussi obstiné de votre part, sur-tout dans les circonstances présentes, l'état où je vous avois laissée me fit craindre qu'il ne vous fût arrivé quelqu'accident par les suites fâcheuses qu'entraîne souvent une mauvaise couche; mais, réfléchissant que vous pouviez vous servir de la main de votre Femme de chambre, qui avoit toujours joui de toute notre confiance, je tombai dans de mortelles inquiétudes, qui ne firent qu'empirer mes maux & retarder ma guérison. Ne pouvant donc agir par moi-même, je me déterminai à envoyer mon Valet de chambre à Paris pour sçavoir de la personne à qui j'avois fait adresser mes lettres, si on étoit venu les prendre: je lui ordonnai de passer ensuite à l'Hôtel du Marquis de ***, & sans dire de quelle part il venoit,

venoit, de s'informer au Suisse si toute la famille étoit en bonne santé.

Pendant le peu de tems que la Valée employa à faire ce voyage, je fus dans des perplexités qui ne se peuvent décrire, & lorsqu'en arrivant il me remit mes lettres, & me dit que toute la famille du Marquis étoit en très-bonne santé, je me sentis si faisi à cette nouvelle, que je tombai dans une foiblesse dont on eut mille peines à me faire revenir. Il semble que les maux que cause l'amour l'emportent sur tous les autres, & en ôtent même le sentiment. Si l'on m'eût appris que vous étiez à l'extrémité, cette nouvelle que j'avois la cruauté de desirer, m'auroit fait d'autant moins de peine, qu'elle m'eût au moins assuré que votre silence ne procédoit que de l'impossibilité, où la maladie vous auroit réduite; mais, me disois-je, la cruelle se porte bien, & ne daigne pas seulement s'informer de ma santé.

Que vous dirai-je enfin, mille tristes pensées vinrent s'emparer de mon esprit; la jalousie y tint le premier rôle, & cette passion animant tous mes sens, ne servit qu'à augmenter l'ardeur de la fièvre. Pour comble de maux, mon pere, qui ne m'avoit point quitté, tomba lui-même dangereusement malade; tous les soins qu'on apporta pour le soulager devinrent inutiles, & j'eus encore le malheur de le perdre.

Près d'une année s'étoit écoulée dans les peines & dans la douleur; ce nouvel accident ne servit qu'à les augmenter. Je fus obligé

de passer encore plusieurs mois dans ce Château, tant pour reprendre des forces que pour mettre ordre à des affaires indispensables ; mais à peine furent-elles terminées, que je pris la Poste pour me rendre à Paris. Je n'eus pas de peine à me déguiser pour n'être pas reconnu ; la maladie que je venois d'essuyer, les chagrins, les inquiétudes, la perte d'un pere qui m'avoit toujours tendrement aimé, à laquelle je fus très-sensible, la douleur que me causoit votre indifférence, ou pour mieux dire, votre inconstance, ne pouvant attribuer votre changement qu'à quelque nouvelle passion, tout cela, dis-je, m'avoit changé au point, que les personnes avec lesquelles j'avois vécu le plus familièrement eurent peine à me reconnoître. Je me rendis donc chez Monsieur votre pere, & demandai d'abord à vous parler : le Suisse me dit que vous aviez quitté l'Hôtel depuis long-tems, & qu'il ignoroit votre demeure ; cette nouvelle fut pour moi un coup de foudre. Madame la Marquise est-elle visible ? Oh ! Monsieur, elle est morte il y a plus d'un an, & nous la regrettons encore comme si nous ne faisons que de la perdre.

Je me retirai chez moi pénétré de la plus vive douleur, & je passai plusieurs semaines sans vouloir recevoir personne : toujours occupé de mon malheur, je passai souvent des jours entiers, sans penser & sans m'apercevoir que cet excès de douleur n'aportoit aucun soulagement à mes maux. Revenu enfin à moi-même, ou pour mieux dire, la jalou-

fié dirigeant toutes mes pensées, je ne puis plus douter, me dis-je, de l'infidélité d'une épouse que j'ai toujours trop chérie; sa trahison met le comble à mes disgrâces; mais je veux, à quelque prix que ce soit, découvrir la retraite qu'aura pu choisir mon ingrâte. Oui, je veux lui reprocher sa perfidie, retirer mes enfans d'entre ses mains, & l'accabler ensuite du plus souverain mépris.

Cette résolution prise, je visitai en vain toutes les personnes qui pouvoient m'instruire de votre sort, & j'appris seulement que Monsieur votre pere avoit dit dans plusieurs endroits, que vous vous étiez retirée dans un Couvent, mais qu'on ne sçavoit de quel Ordre il étoit. Cette foible lumière sur votre conduite, commença à me tranquilliser. Je parcourus tous les Couvents de Paris, & chargeai mon Valet de chambre de s'informer de vos nouvelles dans ceux des environs. Toutes mes recherches furent inutiles.

Ne pouvant concevoir ce qui avoit pu vous engager à prendre ce parti, ni découvrir aucune de vos traces, je me disposai à retourner dans mon Château; mais la veille que je devois partir, je fus invité à dîner chez un de mes parens, dont la façon de penser, absolument opposée à la mienne, me le faisoit fuir autant qu'il me recherchoit. C'étoit un jeune étourdi, dont la principale étude se bornoit uniquement à copier tous les ridicules de nos petits-mâtres; l'air composé, souvent étourdi, la voix traînante avec un parler de la gorge, affecté à tous les gens du bel air;

un goût décidé pour les chevaux, les chiens, & pour toutes les petites misères qui paroissent de mode; des garde-robes aussi-bien garnies d'eaux de senteur & de tous les ingrédients qui servent aux femmes les plus coquettes; des cabinets charmans; des boudoirs délicieux, & pour que rien ne manquât à sa réputation, il couroit en un jour toutes les promenades, se rendoit ensuite aux Spectacles, uniquement pour y faire admirer les graces qu'il avoit à lorgner. On le voyoit avec une confiance peu commune, prononcer de grands mots vuides de sens, & juger souverainement de tout sans nulle connoissance; parler sans cesse de ses bonnes fortunes: à l'entendre, on auroit cru que, semblable au Soleil, il échauffoit tous les lieux qu'il alloit parcourir, & venoit ensuite précipiter sa course dans les bras de quelque nymphe, séduite par la force de ses charmes, avec cette différence, qu'il ne commençoit son mouvement que lorsque le Soleil étoit prêt à finir le sien. On peut juger si un pareil caractère pouvoit être analogue au mien.

Je ne pus cependant me refuser aux instances de ce jeune étourdi: j'y trouvai nombreuse compagnie; on parla beaucoup; toutes les matières y furent effleurées. Après ce dîner bruyant, je me disposois à m'échaper, lorsqu'on annonça Monsieur votre frere, qui parut en grand deuil. Que signifie cet habit lugubre, dit Dorimont? Viens-tu d'entendre quelqu'Oraison Funèbre? Pas tout-à-fait, reprit le Marquis; tu ignores

sans doute, mon cher, que ma sœur est morte ; la bienséance exige au moins cette marque extérieure de mes regrets , qui à la vérité ne passent pas mon habit. J'en suis vraiment touché, reprit Dorimont ; elle étoit ma belle passion ; je te dirai même que mon dessein étoit de me réformer un peu, par l'envie que j'avois de lui plaire ; car elle donnoit dans le sérieux. Elle est donc morte au Couvent ? Oui, à l'Abbaye de***, & sa maladie n'a été qu'une espèce de langueur dont on n'a pu la tirer.

Je ne puis exprimer ce qui se passa alors dans mon ame ; mille mouvemens confus l'agitèrent, je restai immobile pendant plus d'une heure, sans penser que j'existois : heureusement qu'aucun de ces Messieurs ne s'aperçut de mon trouble. L'esprit bouillant & folâtre de ces jeunes Petits-Mâîtres me fit aisément oublier : lorsqu'en faisant une question, le hazard faisoit qu'on jettoit les yeux sur moi, un autre, en y répondant, les attiroit sur une bagatelle qui leur faisoit à l'instant changer de discours.

Dès que je sentis mes jambes un peu plus fermes, je sortis sans être aperçu, & en remontant dans ma voiture, j'ordonnai qu'on me conduisît à l'Abbaye de***, qui n'est qu'à quelques lieues de Paris. Accablé de douleur, je ne me sentis pas assez de force pour descendre ; j'envoyai un domestique s'informer aux Tourrières s'il étoit vrai que la fille du Marquis de *** fût morte dans l'Abbaye. On me fit dire qu'il n'étoit que trop vrai ;

qu'il y avoit plus de huit jours qu'elle étoit enterrée, & que toute la Communauté la regrettoit infiniment.

Trop certain de mon malheur, je rentrai chez moi dans un accablement & un désespoir inexprimable. Renfermé dans mon appartement, livré tout entier à la douleur la plus cruelle, sans consolation de personne, je ne sçais comment j'y pus résister; le souvenir de mes enfans, dont, malgré toutes mes recherches, je n'avois pu apprendre aucune nouvelle, vint encore augmenter mes maux, & me fit prendre enfin la résolution de renoncer au monde; & après avoir obtenu de la Cour la permission de me retirer, je vins me renfermer dans mon Château, où j'ai eu pendant long-tems la compagnie d'un bon Curé, le même chez qui j'avois demeuré lorsque je fus blessé; ce bon Pasteur, déjà fort âgé, m'avoit suivi dans ma maladie, & je l'avois engagé de résigner sa Cure pour passer avec moi le reste de ses jours. Il accepta ma proposition avec joie, trouvant ma table beaucoup meilleure que la sienne, le bon homme aimant à vivre; ce sentiment est gravé dans nos cœurs, avec des caractères d'autant moins ineffaçables, que c'est la nature qui les y a imprimés; plus nous avançons en âge, plus nous devenons attachés à la vie; cette foiblesse nous est commune, & la Philosophie, avec toutes ses subtilités, ne réussira jamais à la déraciner de nos cœurs; plus on approche de la mort, plus on la croit éloignée; rien ne nous plaît davantage que

cette erreur. Théophraste, sur la fin de les jours, se plaignoit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux cerfs & aux corneilles une vie si longue, qui sembloit leur être inutile, & qu'elle n'avoit donné aux hommes que très-peu d'années, eux qui en ont tant de besoin pour apprendre à devenir sages : craindre la mort par un si bon motif, mérite des louanges.

Cette réflexion m'échape ; je reviens à mon Curé. Seul dépositaire de tous mes secrets, confident de mes peines, il employa toujours ce que la Religion a de plus consolant pour les adoucir. Vous verrai je toujours, me disoit-il souvent, en proie à la douleur ? Accablé par une sombre mélancolie, seriez-vous assez peu raisonnable pour regretter ce monde que vous avez quitté ; mais au fond, qu'avez-vous laissé en le quittant ? la peine de se faire un nom par des actions d'éclat, des devoirs de cérémonies, ou l'art de se former un lustre de l'appareil de la vertu, d'en conserver les dehors, & de se plier à quelques usages incommodes ? Tel est le monde que vous abandonnez, pour ne vous attacher avec un soin religieux qu'à rechercher le bien & à le pratiquer. Fils soumis, fidèle époux, pere tendre, ami sincère, vous ne vous êtes jamais écarté de vos devoirs, & votre conduite n'est marquée que par des actions de désintéressement & de justice. Votre caractère ne présente aux yeux des personnes raisonnables qu'une véritable grandeur ; toujours simple, toujours dépouillé de fastueu-

ses cérémonies, vous vous annoncez sans fard; mais avec cette dignité qui n'admet ni orgueil, ni hypocrisie, ni amour-propre, & qui ne tient qu'à la vertu : vous pratiquez les devoirs sacrés de notre Religion, qui ne nous sont imposés que pour servir de fondement aux règles de notre conduite.

Vous m'encensez trop, mon cher ami; mais heureusement je suis depuis long-tems en garde contre toutes flatteries; je sçais que les vôtres ne partent que d'un zèle vraiment chrétien : vous cherchez, par ces louanges, à me consoler sur l'avenir, & à dissiper des maux que la mort seule doit finir; je la desire & la recevrai avec plaisir. Et c'est ce qui m'afflige, je voudrois vous voir un peu plus de philosophie, pour souffrir & vous soumettre avec plus de résignation aux décrets de la Providence.

Les conversations de cet honnête homme commençoient à me rendre plus tranquille, lorsque la mort me l'enleva : sensible à cette perte, & ne pouvant encore me déterminer à faire de nouvelles connoissances, je passois mes jours comme un reclus, lorsque j'appris que Madame Pichard venoit d'arriver dans cette Terre, & qu'elle étoit accompagnée de Monsieur son fils & de deux jeunes personnes, dont l'une étoit veuve depuis quelques mois : cette nouvelle me causa une espèce d'émotion, & me fit naître en même-tems le desir de voir ces Dames. Vous sçavez les suites qu'occasionna cette première visite qui fait aujourd'hui tout mon bonheur, en ras-

semblant mes enfans, & une épouse que j'ai toujours aimée avec la plus grande passion ; mais cette chère épouse m'eût épargné bien des peines, si elle m'avoit appris qu'elle avoit une sœur du second lit ; c'est cette ignorance qui a causé mon erreur, en me faisant passer un si grand nombre d'années dans la douleur que me causoit une perte que je croyois irréparable. Il est vrai, dit ma mere, que cette circonstance a dû vous abuser ; je ne chercherai point à m'en justifier ; je dirai seulement que je ne l'avois point encore vue lorsque j'eus le bonheur de vous connoître, & vous n'ignorez pas que toutes nos conversations n'ont jamais roulé que sur des sujets qui remplissent entièrement le cœur : toujours occupés de nous-mêmes, le reste du monde me devenoit indifférent.

Nous fûmes tous très-touchés des maux que le Comte avoit soufferts : on raisonna long-tems sur le parti qu'on prendroit pour affermer notre état. Mon pere voulut d'abord empêcher son épouse de rentrer dans son Abbaye, & la faire protester contre des vœux qui devoient être nuls par un engagement, qui ordinairement est indissoluble ; mais elle s'en défendit sur quelque manque de formalité, que la haine du Marquis lui seroit regarder comme autant de nullités. Croyez-moi, Monsieur, ajouta ma mere, laissez nos enfans tels qu'ils sont ; personne ne sçait leurs aventures, & l'éclat que vous feriez deviendroit peut-être inutile, & ne serviroit qu'à les humilier. On peut attendre du tems

quelques circonstances favorables. Cette affaire est assez délicate pour mériter de mûres réflexions ; vous pouvez , en attendant , leur faire tout le bien qui dépendra de vous. Mon pere cédant à ces raisons , consentit , quoiqu'avec beaucoup de peine , qu'elle retournerât dans son Abbaye , pour ne rien donner à connoître de ses aventures jusqu'au tems qu'il conviendrait de les faire éclater.

Notre séparation fut des plus touchantes. Adieu , cher Comte , dit ma mere , je ne vous recommande point nos enfans ; la bonté de votre cœur m'est trop connue pour douter un instant de l'heureux sort dont ils vont jouir , & je les ai assez pratiqués pour pouvoir vous assurer qu'ils sont dignes de vous par l'esprit & la délicatesse de leurs sentimens. Vous allez jouir du bonheur de faire des heureux , en leur faisant , pour ainsi dire , une nouvelle destinée , & moi je pars dans la délicieuse confiance de posséder un cœur sur lequel je fonde toutes mes espérances , comme sur un bien réel dont je vois approcher le terme. La Mere Sainte-Agathe , à qui nous avions fait aussi les plus tendres caresses , l'arracha de nos bras pour la faire monter dans sa voiture.

Le reste de la journée se passa assez tristement : le Comte paroissoit tout rêveur. D'où vient cher papa , lui dis-je , en me jettant à son cou , conserver avec nous cet air de mélancolie qui nous accable ? vous êtes avec vos enfans , car vous m'avez promis que M. de Verneuil seroit aussi le vôtre : douteriez-

vous de notre sensibilité sur tout ce qui vous regarde ? Monsieur, dit Verneuil, je n'ose encore me flatter de mériter un titre aussi heureux ; mais si votre bonté vouloit suppléer à tout ce qui me manque, ce jour combleroit mon bonheur. Mon pere lui répondit qu'il étoit pénétré de la plus vive reconnoissance de tous les bienfaits dont il m'avoit comblée, & qu'il ne pouvoit lui en donner d'autre preuve qu'en pressant lui-même notre union. Cependant, continua le Comte, je ne veux rien conclure sans avoir consulté les plus habiles Jurisconsultes ; il ne tiendra qu'à vous de m'accompagner pour être témoin de leurs décisions. Et comme je prévois que cette affaire pourra souffrir quelques difficultés, je veux bien vous annoncer qu'elles n'apporteront aucun retardement à votre mariage. Je veux néanmoins que le contrat soit changé, & qu'Adélaïde y prenne le titre de ma fille, que toutes mes qualités y soient énoncées, & qu'à la dot dont vous vouliez la gratifier, on ajoute celle de ma Terre, qui joint celle-ci, & qui vaut au moins trente mille livres de rente. Telles sont mes intentions, qui ne font aucun tort à Madame d'Embleville ni à son frere.

Verneuil pénétré des bontés de mon pere, l'assura qu'il ne trouvoit point de terme pour lui en marquer sa reconnoissance ; que sa félicité étoit si grande, qu'il avoit peine à la concevoir ; non pas que ce fussent les biens qu'il ajoutoit au don de ma main ; qu'il n'étoit touché que de l'honneur de lui appartenir ;

honneur qu'il s'efforceroit de mériter par tout ce que le sentiment pourroit lui inspirer.

Le Comte ordonna ensuite que sa Chaise fût prête pour partir le lendemain à la pointe du jour, & il passa dans l'appartement de Madame Pichard, pour lui demander si elle trouveroit bon que Monsieur son fils l'accompagnât dans le voyage qu'il se dispoit de faire à Paris. Vous êtes le maître, Monsieur, répondit cette Dame; comme je me flatte que vous voudrez bien ne rien changer à nos arrangemens, vous pouvez disposer de mon fils comme d'un gendre qui sera toute sa vie dévoué à vous obéir: vous n'ignorez pas les sentimens que j'ai toujours eus pour ma chère Adélaïde; j'en avois adoptée pour ma fille, sans sçavoir qu'elle avoit le bonheur de vous appartenir, & il y a si long-tems qu'elle en tient la place dans mon cœur par l'amour & la tendresse que j'ai pour elle, que ce seroit m'arracher la vie que de me priver du plaisir de la passer avec cette chère enfant.

Je suis si éloigné, Madame, dit le Comte, de vouloir vous enlever votre Adélaïde, que ce voyage que j'entreprends n'est que dans la vue de vous en assurer la possession, en vous suppliant en même-tems de lui conserver cette amitié, que je regarde comme le plus précieux de tous les biens qu'elle peut acquérir. Ayez donc la bonté, pendant le voyage que je vais faire avec mon fils, de donner vos ordres afin que tout soit prêt à

notre arrivée pour la célébration de leur mariage. Que direz-vous, poursuit le Comte en s'adressant à M. Pichard qui entra, de l'échange que je viens de faire avec Madame, qui veut absolument s'emparer de notre Adélaïde? Ne trouvez-vous pas que j'ai raison de m'approprier un fils qui vaut, pour le moins autant qu'elle? Ma foi, dit M. Pichard, je ne sçais comment vous l'entendez, mais je crois que je n'y perdrai rien, puisque je me flatte qu'ils me resteront tous deux.

Il fallut expliquer à M. Pichard une partie de l'affaire qui engageoit le Comte d'aller à Paris; il parut qu'il ne goûtoit pas trop ce voyage: je crois, dit M. Pichard, que vous allez faire une course inutile; le Marquis est un homme entêté, qui ne pardonne point lorsqu'il se croit offensé, & Monsieur son fils, qui a intérêt d'empêcher la réussite de votre projet, l'aigriera encore contre vous & contre Madame sa sœur; vous entrerez dans un procès dont la réussite sera fort incertaine. Pour moi je les déteste, & j'aime-rois beaucoup mieux laisser les choses dans l'état où elles sont; au surplus, il n'y a pas grand mal de consulter.

Pendant l'absence de ces Messieurs, Madame Pichard, pour amuser son mari, l'engagea de faire en sorte que tout fût prêt pour notre mariage lorsqu'ils arriveroient. Tout est en état, dit M. Pichard, depuis plus d'un mois qu'ils auroient dû être mariés; vous sçavez que la cause de ce retard

n'a été occasionnée que par la maladie de notre charmante Adélaïde. Ainsi il n'est question que de préparer la fête que le Comte veut leur donner ; mais heureusement j'en ai le plan , & je puis le faire exécuter aussi bien que lui. Faites donc en sorte , reprit Madame Pichard , qu'on y travaille dès aujourd'hui. Il sortit dans le dessein de donner ses ordres.

Mon pere nous aprit à son arrivée , que dans les consultations qu'il avoit fait faire , les sentimens se trouvoient fort partagés sur la validité de son mariage ; que les uns lui avoient assuré qu'il pouvoit le faire valoir ; que d'autres , au contraire , lui conseilloyent de laisser les choses dans l'état où elles étoient jusqu'à la mort du Marquis , dont le crédit étoit à redouter ; & que comme il ne vouloit pas risquer de perdre une affaire d'aussi grande conséquence , il aimoit mieux attendre que toutes ses batteries fussent en état de contrebalancer le pouvoir du Marquis ; qu'ainsi l'on pouvoit conclure notre mariage ; qu'il avoit fait dresser un nouveau contrat , l'ancien ne pouvant servir dans le cas présent , & qu'on nous l'apporterait le lendemain pour le signer.

Mon pere , qui vouloit profiter de cette occasion pour nous marquer la satisfaction qu'il avoit de nous avoir retrouvés , avoit ordonné une fête digne de la magnificence des plus grands Princes. Lorsque tout fut préparé , je crus que rien ne pourroit plus troubler la félicité dont j'allois jouir : Ver-

neuil en étoit au comble de la joie, & je puis dire que ma sœur ne nous cédoit en rien par le plaisir qu'elle nous témoignoit à l'un & à l'autre de la part qu'elle prenoit à notre mutuel bonheur.

Enfin, ce jour qui devoit combler tous nos vœux arriva. Toute la Noblesse des environs fut invitée, & je devois être mariée à minuit dans la Chapelle du Château. Un édifice étoit élevé au milieu du Canal qui representoit le Temple de la Félicité. Je n'entreprendrai point de vous faire le détail de ma parure, quoique ce soit une matière assez intéressante pour une femme; vous devez croire qu'on n'y oublia rien.

Lorsque je fus en état de paroître, on se rassembla sur le bord du Canal où l'on avoit dressé un amphithéâtre, afin d'y placer toute la compagnie. La fête commença par des joutes sur l'eau, qui nous amusèrent jusqu'au moment qu'on tira un feu d'artifice qui fut très-bien exécuté. Un combat de plusieurs monstres marins vinrent ensuite attaquer le Temple de la Félicité. La Gloire, l'Amour, la Constance & l'Hymen en défendoient l'entrée, & triomphèrent à la fin de tous les monstres. Alors on entendit dans le Temple un concert de voix & d'instrumens qui étonna autant qu'il ravit la compagnie, par la beauté des accords & la précision qu'on trouva dans l'exécution. Je vous avoue, dit mon pere en se retournant du côté de Verneuil, que je ne m'attendois pas d'être aussi agréablement surpris.

Nous descendîmes au bord du Canal pour ne rien perdre des paroles d'une Cantatille que Verneuil avoit composée à la louange du Comte, & qui fut exécutée par les quatre Divinités qui avoient défendu le Temple. Dès que nous parûmes, elles vinrent au-devant de nous dans de petits bateaux faits en forme de coquille; la Gloire paroissant la première, mit sur la tête de mon pere une couronne de laurier; l'Amour s'aprouchant ensuite, nous couronna, Verneuil & moi, de mirthe & de fleurs; la Constance nous presenta ses palmes; & l'Hymen en allumant son flambeau en jeta quelques étincelles sur le Temple, qui parut tout d'un coup briller de toutes parts.

On fut d'autant plus surpris d'une pareille galanterie, que personne ne s'y attendoit. Les quatre personnages qui avoient représenté les Divinités, étoient de jeunes Officiers, amis de Verneuil, qui s'acquittèrent parfaitement bien de leur rôle. Le concert fini, on rentra dans le Sallon, où l'on avoit servi un souper des plus splendides. Nous étions à peine au dessert, qu'on entendit un grand bruit dans le Parc, où il faisoit aussi clair qu'en plein jour par les illuminations qui rendoient toute la façade du Château aussi brillante que si elle eût été de feu.

On vint dire à mon pere qu'il paroïsoit que c'étoit des Officiers qui avoient pris querelle, qu'ils avoient l'épée à la main, & que personne n'osoit entreprendre de les séparer. Le Comte se leva dans le moment pour courir
où

où il crut que sa présence étoit nécessaire : Verneuil & tous les autres le suivirent, dans le dessein de lui aider à apaiser leur querelle. Mais aussi-tôt qu'ils furent sortis du Salon, il y entra dix ou douze hommes masqués, dont un me prit dans ses bras & m'emporta, pendant que les autres empêchoient ces Dames d'appeller du secours, pour donner le tems à mon ravisseur de s'éloigner; mais dès qu'ils aperçurent que ces Messieurs alloient rentrer, ils prirent la fuite; pour moi je fus mise dans une chaise de poste, qui partit à l'instant comme un éclair. Arrivée à un port de Mer, on me couvrit d'une mante, & l'on me fit passer dans un Vaisseau où j'étois attendue. Quelques heures après on mit à la voile par un vent des plus favorables: une femme d'assez bonne mine, que j'entendis nommer la Brosse, se presenta pour me recevoir; elle me conduisit dans la chambre de poupe, qui est la plus commode. Cette femme, en gardant un profond silence, commença par me déshabiller & me mettre au lit; je me laissai faire en la regardant avec des yeux égarés qui ne peignoient que trop mon désespoir. Elle étoit attentive à tous mes mouvemens, & paroissoit fort inquiète; souvent elle me tâtoit le pouls, & je m'aperçus que ses yeux se remplissoient de larmes: trop saisie pour en répandre, ni pour pouvoir m'expliquer avec elle, j'étois même hors d'état de réfléchir sur mon malheureux sort. Mon ame étonnée, n'en pouvoit encore sentir toute l'horreur.

Nous passâmes la nuit à nous examiner mutuellement ; son air attendri me fit croire que c'étoit quelque malheureuse qu'on avoit enlevée du sein de sa famille pour la vendre ainsi que moi à quelque Corsaire. Le lendemain notre Vaisseau , agité par les vents , me fit faire un cri de frayeur ; ce n'étoit que la machine qui agissoit. Qu'avez-vous , dit Madame la Brosse ? sentez-vous quelque douleur ? Hélas ! m'écriai-je , mes maux sont trop violens pour en sentir toute la force. Cette fille , qui avoit jusqu'à ce moment respecté ma douleur , jugea qu'il étoit tems d'employer ce que la raison pouvoit lui suggérer , pour tâcher de me tranquilliser ; mais est-on en état de goûter des consolations dans les premiers accès du désespoir ? c'est un torrent auquel il faut laisser un libre cours ; tout ce qu'on fait pour l'arrêter , ne sert qu'à augmenter son impétuosité.

Je passai ainsi plusieurs jours sans vouloir rien prendre qu'un peu de bouillon , que je ne pus refuser aux instances de Madame la Brosse. Que je suis touchée de vos maux , me disoit-elle ! il faut que la raison vous serve à modérer votre douleur. Le calme succède à l'orage , & les nuits les plus obscures annoncent souvent un beau jour. Si vous vouliez m'accorder votre confiance , je pourrois peut-être apporter du soulagement à vos peines ; du moins j'ose me flatter que vous trouveriez en moi une personne , qui en les partageant , pourroit en diminuer l'amertume. Hélas ! Madame , rien ne peut les adoucir ;

concevez toute la barbarie de mon sort, on m'enlève du sein de ma famille, on m'arrache des bras d'un Amant à l'instant qu'il alloit être mon Epoux; l'amour, l'amitié, la reconnoissance, & les vœux de nos deux familles, nous avoient unis par les liens les plus forts: mais quel que soit le cruel qui me ravit tous ces biens, il ne jouira pas long-tems de sa perfidie, & la mort me délivrera bien-tôt de l'horreur de voir un tel monstre. Je conçois que votre douleur est juste: mais, Mademoiselle, tous ces maux peuvent se réparer, & cette famille que vous regrettez, vous ne l'avez pas perdue pour ne la jamais revoir, & un autre mariage aussi avantageux peut encore vous dédommager du premier; ce n'est pas toujours ceux que l'amour a formés qui sont les plus heureux, l'Hymen se presente à nos yeux sous la forme la plus rian- te; il nous offre des plaisirs que nous croyons devoir toujours durer, sur-tout lorsque l'amour l'accompagne: mais souvent on se trompe, & un mariage que l'amitié seule conduit, est intimement attaché à la raison; jamais les remords n'en viennent troubler la félicité, & tout le contentement qu'on doit se promettre dans une union, ne dépend que de l'amitié. La personne qui vient de vous ravir aux biens que vous regrettez, est fort en état de les réparer; si elle n'a point encore osé paroître devant vous, elle se flatte par son respect, ses attentions, & sur-tout par cette amitié dont vous lui avez souvent donné de si grandes preuves, obtenir son pardon.

Quel est donc cet audacieux, repris-je avec un peu d'emportement, qui ose se vanter d'avoir eu part à mon amitié? Vous pouvez lui dire, sans qu'il paroisse à mes yeux, que je le hais & le méprise souverainement. Je ne me charge point de lui annoncer une nouvelle aussi désagréable; mais comme il va paroître devant vous, il vous sera facile d'expliquer vos sentimens. Je lui défends & ne veux jamais le voir. Quoique vous ayez ici tout pouvoir de commander en Souveraine, il doit du moins en recevoir vos ordres de votre bouche.

Qu'on juge de ma surprise, lorsque je vis entrer la seule personne que je devois le moins haïr: Bracmont, c'étoit lui-même qui vint se précipiter à mes pieds. Ah! m'écriai-je, c'est mon frere, c'est mon ami, & c'est lui qui me tue! Renversée dans mon fauteuil, un torrent de larmes coulèrent de mes yeux, & je fus long-tems à pousser de longs soupirs sans pouvoir proférer une seule parole: Bracmont toujours à mes pieds, attendri par ma douleur, me regardoit en silence: la tendresse & l'amour étoient peints dans ses yeux. Relevez-vous, mon frere; hélas! comment puis-je vous haïr, vous qui avez toujours partagé ma tendresse avec cette chère sœur, vous qui avez si long-tems balancé l'amour que Verneuil m'avoit inspiré? sans doute, c'étoit le sang qui fermentoit dans nos veines, & qui nous inspiroit cette amitié tendre que la nature a gravé dans nos cœurs, ce sentiment que je goûterois avec

délice, s'il n'étoit modéré par l'amertume de me voir séparée de tout ce que j'ai de plus cher. Ah ! mon frere, pourquoi faites-vous mon malheur ? Bracmont qui ne comprenoit rien à tout ce qu'il venoit d'entendre, crut d'abord que j'étois en délire. Tranquillisez-vous, ma chère Adélaïde, ne troublez point le bonheur que j'ai de vous posséder par une erreur que votre imagination a forgée pour vous dissimuler des sentimens qui vont faire toute ma félicité.

En vain entrepris-je de le dissuader, son trouble, ou pour mieux dire le mien, l'empêcha d'ajouter foi à tout ce que je pus lui dire : il sortit de ma chambre, en disant à Madame la Brosse de mettre au lit. J'y consentis, & les réflexions que je fis me donnèrent une nuit assez tranquille. Mon frere est généreux, repris-je, il connoît ses devoirs, il est désintéressé, serviable, d'une humeur bienfaisante, & il a toujours été constamment porté au bien ; je n'en dois donc attendre que du soulagement à mes peines : cependant c'est lui qui les cause ; mais l'ignorance où il étoit doit lui servir d'excuse, & si ce penchant qui m'entraînoit vers lui, ne l'eût point abusé sur mes sentimens, il ne se seroit jamais porté à cette extrémité : son excuse est dans mon cœur ; il fait mes malheurs, mais qui peut se flatter d'avoir été constamment heureux ? les maladies, la perte des biens, le mépris, les affronts, les inquiétudes, les besoins, les passions, l'avarice, l'ambition, l'orgueil, l'envie, tous ces maux semblent faits pour

nous ; mais aussi n'avons-nous pas en nous-mêmes une ressource pour nous en garantir ? Le mépris des richesses doit borner nos desirs à un honnête nécessaire , l'humilité sert à rendre les outrages supportables ; nos chagrins s'adoucisent par l'espérance d'un avenir plus heureux , & en réfléchissant sur tous ces objets , on peut en éloigner les tristes images : il ne faut que comparer ses peines avec celles d'autrui , & par ce contre-poids ingénieux on peut suppléer à ce qui manque à notre bonheur : l'ame se reposant sur cette balance , nos afflictions se changent en joie aussi subitement que nos plaisirs succèdent à nos chagrins ; nous ne devons donc pas nous plaindre de ce mélange de biens & de maux , puisque nous ne pouvons devenir les arbitres de notre sort : quoique le mien soit à présent des plus tristes , je me flatte qu'il pourra changer.

Qui ne croiroit , après de pareilles réflexions , que j'étois devenue une espèce de Philosophe ? mais ce furent ces mêmes réflexions qui m'ayant occupée toute la nuit , joint au peu de nourriture que j'avois prise depuis que j'étois entrée dans le Vaisseau , les révolutions qui s'étoient succédées , tout cela , dis-je , anima mon sang & m'occasionna une fièvre des plus violentes. Le matin Madame la Brosse aprocha de mon lit ; me trouvant les yeux enflammés , elle me tâta le pouls , & sortit pour faire appeler mon frere & le Chirurgien.

Bracmont ne fut point surpris de l'état où

Il me voyoit, il l'avoit prévu la veille; cependant, malgré tous les soins qu'on apporta, je fus long-tems à l'extrémité: un délire s'empara de mon esprit, & dans les momens où j'étois tranquille, je ne cessois de me plaindre de toutes mes infortunes. Verneuil, disois-je, cher Verneuil; ah! ce n'est pas toi que je voulois nommer; mon pere doit avoir la préférence; quelle preuve n'ai-je pas reçue de sa tendresse, quel amour, Verneuil! Quoi, tu viens toujours me troubler? ta jalousie prétend-elle encore s'exercer sur un frere? Chère sœur, ma mere, & vous tendre amie, ah! je vous vois tous, vos cœurs me sont connus, & votre douleur aigrit mes maux.

Mon frere s'efforçoit en vain de calmer mes agitations; n'ajoutant aucune foi à tout ce que je disois, il ne pouvoit concevoir ce qui avoit pu me mettre de pareilles idées dans l'esprit. Enfin, lorsque je fus tout-à-fait rétablie, je lui racontai ce qui m'étoit arrivé, l'histoire de l'Abbesse, celle du Comte de***, le chagrin qu'il avoit eu de ne pouvoir l'embrasser au moment qu'il nous reconnut pour ses enfans. Je parvins par ces recits à le persuader. Il faut donc, dit Bracmont, que je renonce à des sentimens qui faisoient tout mon bonheur? Non, mon frere, il ne faut point y renoncer; vous devez seulement en modérer la force, afin de les réduire à la simple amitié. Ma chère Adélaïde, reprit-il, vous venez de faire rentrer le calme dans mon ame; un rayon de lumière vient enfin

d'ôter le bandeau de l'erreur. Oui, j'aurai toujours pour vous les sentimens les plus tendres. Mais comment me consoler des maux dont je suis cause ? oublions-les, cher frere, & espérons que le Ciel les finira bientôt. Ah ! trop généreuse Adélaïde, que Verneuil est heureux ! Qui pourra jamais vous remplacer dans mon cœur ? Que dis-je ? ce cœur qui vous est acquis ne doit plus vivre que pour vous. Il vous adore.... Adélaïde... je sens que je m'égaré : cruel destin, faut il que le sang nous sépare ? Vous êtes ma sœur... & je puis supporter ce changement sans mourir ? Je m'attendois, mon frere, à vous voir plus de raison ; je pardonne ces égaremens à un premier mouvement, & je vous supplie de n'en plus laisser échaper de pareils.

Bracmont me parut fort triste le reste du jour, cependant je ne pus me refuser à la curiosité d'apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il nous avoit quitté, & des moyens dont il s'étoit servi pour m'enlever. Je ne puis concevoir, dis-je, ce qui a pu vous déterminer à m'arracher des bras de ma famille, vous qui paroissiez m'avoir, en quelque façon, cédée à Verneuil. Il est vrai, reprit-il, qu'incertain du parti que je devois prendre, j'avois fait entendre à Madame d'Embleville que je ne sentoie pour vous qu'une amitié tendre ; je m'étois aperçu des inquiétudes que lui causoit mon amour, & ce ne fut que dans le dessein de lui en dérober la violence, que je la trompai. Je ne pus voir
l'amour

l'amour de Verneuil sans jalousie, & malgré les obligations que j'avois à sa famille, je n'étois pas assez généreux pour lui céder ma Maîtresse. Peu favorisé des biens de la fortune, je n'osai alors la lui disputer ouvertement; je pris seulement le parti d'engager ma sœur à ne point souffrir que vous formassiez d'engagement jusqu'à mon retour. Mais les regrets que vous me témoignâtes au moment de mon départ, me persuadèrent que j'étois aimé, & que ce n'étoit que la fortune qui faisoit pencher la balance en faveur de Verneuil: cette idée ranimant mes espérances, je jurai de ne vous céder de ma vie. Je m'embarquai dans ces sentimens, après avoir pris les précautions nécessaires pour assurer mon projet. Madame la Brosse est celle à qui je confiai mon secret; & lorsque je fus arrivé à ma destination, je lui envoyai des adresses sûres pour qu'elle pût me donner de vos nouvelles. Deux ans se sont passés sans autre inquiétude de ma part, que celle que me causoit votre éloignement, pendant lesquels, la fortune me devenant favorable, me fit faire la connoissance d'une veuve déjà fort âgée; cette veuve, d'un caractère admirable, à qui je confiai mes disgraces & l'incertitude où j'étois sur ma naissance, fut si touchée de mes peines, qu'elle m'en parloit sans cesse. Je veux, me dit-elle un jour, mon cher Bracmont, réparer l'injustice du sort malheureux qui vous pourtuit, en vous faisant une donation entre-vifs de tous les biens que je possède; je ne connois point

III. Partie.

G

d'héritier ; j'avois une fille que le Ciel m'a enlevée , & je ne puis mieux réparer cette perte qu'en vous choisissant pour la remplacer dans mon cœur. Surpris d'une pareille générosité , j'employai tout ce que la reconnaissance put me dicter de plus touchant pour la remercier.

Cette donation fut passée dès le lendemain , & Madame d'Orval , depuis ce jour , ne voulut pas permettre que j'eusse d'autre maison que la sienne. Tranquille sur ma fortune , je ne l'étois pas sur mon amour. Cette Dame , souffrant de mes inquiétudes , eut encore la générosité de me conseiller d'y mettre fin en repassant en France ; elle exigea néanmoins de ma complaisance de ramener celle que je destinois à être mon épouse , pour passer avec elle les jours que le Ciel voudroit bien encore lui accorder. La paix étoit faite , & j'avois obtenu par le moyen de Madame d'Orval la permission de me retirer du service. Rien ne pouvoit donc plus m'empêcher de satisfaire mon amour , que la complaisance que cette Dame s'étoit si bien acquise sur mon cœur. Je partis en l'assurant que je serois très-peu de tems dans mon voyage. J'avois reçu des lettres de Madame la Brosse , qui m'annonçoient la mort de M. d'Embleville & le mariage de Mademoiselle sa nièce avec M. de Verneuil. Ces nouvelles me firent prendre les précautions nécessaires pour vous enlever , au cas que je ne pusse vous obtenir autrement , & que le mariage ne fût point achevé.

J'y fis donc embarquer avec moi douze personnes dont j'étois sûr par leur attachement à mon service. Arrivé au Port, je chargeai un de mes hommes de partir pour Paris, & d'engager Madame la Brosse de me venir joindre à mon Vaisseau, & de prendre tout ce qui lui étoit nécessaire pour repasser avec moi en Amérique. Cette femme, que j'avois prévenue par mes lettres, se trouva prête, & ne me fit pas attendre; je voulois avant de me déterminer sur le parti que je devois prendre, être instruit par elle-même de la disposition où vous étiez; je vous avois écrit plusieurs lettres, auxquelles je n'avois reçu aucune réponse; mais me doutant que Madame d'Embleville pouvoit les avoir soustraites, je me tranquilisai sur cet article.

La pauvre Dame la Brosse se mit à pleurer dès qu'elle me vit. Ah! Monsieur, je crains bien que vous ne soyez arrivé trop tard; il y a déjà long-tems que l'on travaille aux préparatifs d'une Fête qui doit se donner pour le mariage de Mademoiselle d'Embleville. Cette nouvelle me désespéra, & ses pleurs me firent craindre qu'elle ne cherchât à me cacher mon malheur, en me déguisant la vérité. Dans ces circonstances, je n'osai me risquer de sortir de mon Vaisseau dans la crainte d'être reconnu, & que le bruit de mon arrivée se répandant, il ne parvint jusqu'à Madame d'Embleville, qui, ne doutant point de mon amour, pourroit s'opposer à mon projet & en empêcher l'effet. J'or-

donnai donc à mon Valet de chambre, qui est le même que j'avois lorsque je vous quitterai, & qui vous connoît parfaitement bien; je lui ordonnai, dis-je, de louer une chaise de poste, & de partir à l'instant pour Verneuil où je sçavois que se devoit conclure votre mariage; je fis partir aussi les douze personnes que j'avois fait embarquer avec moi, en mettant à leur tête le Capitaine du Vaisseau, homme de beaucoup d'esprit, entreprenant, & capable de prendre une résolution hardie & de la suivre avec intrépidité.

Je remets mon sort entre vos mains, lui dis-je, mon cher Sainte-Foix; songez que ma vie dépend de la réussite de cette entreprise; je vous laisse le maître de prendre toutes les précautions qu'exigeront les circonstances. Sainte-Foix, qui est mon ami, m'assura de la réussite au cas que le mariage ne fût point achevé; pourvu, me dit-il, qu'elle n'ait point encore prononcé ce grand oui, tu peux compter que je l'aurai, fût-elle aux pieds des Autels. Il partit en poste.

Vous sçavez que la Terre de Verneuil n'est qu'à dix ou douze lieues de la Mer. Ils arrivèrent à l'instant qu'on alloit se mettre à table; & comme toutes les portes du Parc étoient ouvertes, ils n'eurent pas de peine à s'y introduire. Sainte-Foix qui sçavoit prendre son parti sur le champ, fit cacher mon Valet de chambre & neuf autres hommes derrière des statues qui ornent la face du Château, en les instruisant de ce qu'ils

avoient à faire. Sainte - Foix , après avoir ainsi disposé les choses , prit les trois hommes qui lui restoient , les conduisit au bout du Parc ; en faisant semblant de se quereller , ils faisoient un vacarme épouvantable , dans la vue d'attirer tous ceux qui pourroient être en état de vous défendre. Vous sçavez que ce projet ne réussit que trop bien , malheureusement pour vous. Sainte-Foix , qui arriva un quart-d'heure avant vous , m'aprit ce détail. Ma foi , mon cher Bracmont , ajouta mon ami , il étoit tems , un instant plus tard nous ne tenions rien. Ton tresor est emballé , & je puis t'assurer que tu ne tarderas pas à le posséder. Je l'embrassai , en l'assurant que jamais je n'oublierois le service qu'il venoit de me rendre. Vous arrivâtes avec le reste de mes hommes , & l'on vous conduisit à la chambre qui vous étoit destinée.

Je ne jugeai point à propos de paroître , afin de laisser passer les premiers mouvemens d'une douleur que je ne pouvois blâmer ; cependant , toujours collé à l'ouverture d'une des planches qui forment la cloison qui sépare votre chambre de la mienne , je fus témoin de tout ce que le désespoir d'être séparée de votre famille vous inspira ; & je ne trouvai de motifs de consolation à la douleur que je ressentois moi - même , que dans la flatteuse espérance de regagner un cœur que je m'étois persuadé qu'on ne m'avoit enlevé que par la séduction , à cause des grands biens que devoit posséder un jour votre nou-

vel Amant. Je suis le premier, me dis-je ; qu'Adélaïde ait aimé ; avec quelle naïveté elle m'exprimoit ses sentimens ; la sincérité, la tendresse, & ce naturel que l'usage du monde a malheureusement banni, sont les attributs de son ame ; son cœur est sur ses lèvres, & j'y lirois encore mon bonheur sans l'ambition de Madame d'Embleville.

— Que vous étiez injuste, cher frere, d'oser accuser une sœur qui vous a toujours si tendrement aimé ! jamais l'ambition n'a régné dans son cœur ; sans doute que votre bonheur & le mien ont été les seuls guides capables de la conduire. Je le crois, dit Bracmont ; mais les amans sont-ils justes ? je vous adorois, vous étiez ma maîtresse ; hé ! non, Adélaïde, ne craignez rien, je ne vous parlerai jamais de mon amour. Madame d'Orval, chez qui je compte vous conduire, est en état de vous instruire de tout ce que j'ai souffert, & vous trouverez auprès de cette Dame des consolations que vous ne devez pas attendre de moi. Comment, mon frere, vous ne me faites pas reconduire en France ? Cela est impossible à présent, dit Bracmont : Sainte-Foix est obligé de se rendre en Amérique pour obéir aux ordres du Gouverneur, qui lui a commandé de se tenir prêt à la fin du mois pour quelqu'expédition dont il doit le charger ; & il a assez fait pour moi, pour ne le point exposer dans une nouvelle course, qui l'éloigneroit de son devoir, & lui feroit manquer sa fortune : il est vrai que la mienne lui est acquise, non-seulement par

l'amitié qui nous lie depuis long-tems, mais encore par reconnoissance du service qu'il vient de me rendre; & si l'honneur ne l'obligeoit à remplir les engagements qu'il a formés, soyez certaine que nous serions à présent sur les côtes de France; votre bonheur joint au desir que j'ai de voir un pere dont la presence m'a toujours été ravie, sont des motifs assez grands pour me faire souhaiter avec ardeur de retourner dans ma patrie. N'ayant rien à opposer à ces raisons, je ne pus que soupirer, & attendre du Ciel la fin de mes maux.

Pendant plus d'un mois notre navigation fut assez heureuse. Sainte-Foix m'avoit été présenté par mon frere, & ce Capitaine d'une humeur gaie & enjouée, s'étoit joint à Bracmont pour tâcher d'adoucir mes ennuis, & je commençois à prendre part à leurs amusemens, lorsque Sainte-Foix nous annonça qu'il falloit nous préparer à essuyer une violente tempête. Le lendemain la Mer s'enfla, & les vagues venant se briser les unes contre les autres, les vents souffloient de toutes parts, avec des ouragans terribles, qui rompirent les mâts & les cables, couvrirent le premier pont d'une montagne d'eau, qui remplit bien-tôt le fond de cale: les matelots & toutes les personnes de l'équipage excédés de fatigue, & entièrement épuisés, renoncèrent à la manœuvre, laissant aller le Vaisseau au gré des flots. Sainte-Foix voyoit avec douleur qu'il n'étoit plus le maître de ce desordre affreux; il faisoit

néanmoins ce qu'il pouvoit pour ranimer le courage de ses matelots, qui, au lieu de travailler à la manœuvre & à pomper l'eau qui entroit de toutes parts, ces brutaux aimèrent mieux s'enivrer pour ne pas s'apercevoir de la mort qu'ils croyoient ne pouvoir éviter; mais au moment que notre Vaisseau alloit être submergé, il vint un coup de vent si furieux, qu'il nous poussa vers la pointe d'un roc où nous échouâmes: notre Vaisseau se brisant contre cet écueil, presque tout l'équipage fut noyé; il n'échapa de ce naufrage que ceux qui étoient passés dans la chaloupe, qui furent, le Capitaine, mon frere, Madame la Brosse, Dumont & moi, qu'un long évanouissement avoit sauvés de l'horreur de voir un spectacle si affreux.

Sainte-Foix, qui étoit fort expérimenté, après avoir examiné les hauteurs, nous assura que nous étions sur les Côtes de la Cafre, & que nous venions d'échapper d'un péril pour retomber dans un autre; qu'il n'y avoit point de sûreté, & que notre seule ressource étoit de tâcher de découvrir quelque caverne où nous puissions nous retirer pour éviter la rencontre des Arabes, qui sont presque tous voleurs, & vivent comme des bêtes féroces, la plupart ne se nourrissant que de chair humaine; ils n'ont aucune demeure arrêtée, voltigeant continuellement à travers les deserts & les détroits des montagnes. On peut croire que ce nouveau danger annoncé par Sainte-Foix, ne servit pas à me tranquilliser. Bracmont & Sainte-

Foix se hâtèrent de chercher une retraite qui pût nous mettre à couvert de ces brigands : ils trouvèrent heureusement, sous une pointe de rocher, une espèce de grotte assez large & très-profonde : ces Messieurs y entrèrent pour la visiter, & m'y conduisirent avec Madame la Brosse ; ils s'occupèrent ensuite à retirer tout ce qu'ils purent des débris de notre Vaisseau, que les vents & la marée avoient poussé sur le rivage. Au moyen de ce secours, Dumont, qui étoit un garçon fort adroit, construisit deux espèces de petites chambres ; la mienne, qui étoit la plus profonde, se trouva garnie d'une assez grande quantité de coffres remplis de linge & d'autres nipes dont nous nous accommodâmes.

Cet arrangement fait, je m'y trouvai comme dans un Palais : tant il est vrai que les choses ne nous deviennent précieuses que par les besoins que nous en avons. D'ailleurs notre habitation avoit encore une autre commodité, c'est qu'en remontant sur la pointe du rocher qui en formoit le toit, on pouvoit découvrir très-loin dans la mer, & faire des signaux qui pouvoient être aperçus : c'étoit les seules ressources qui nous restoient pour retourner dans notre Patrie.

On sçait que le pays des Caffres est une région très-ample de l'Afrique, & qu'elle est fort exposée aux ardeurs du Soleil, parce qu'elle est sous la Zone Torride : d'un côté elle est remplie de montagnes & de sable, ce qui la rend très-déserte ; de l'autre elle

est très-fertile. Sainte-Foix, qui avoit déjà parcouru toute cette Contrée, nous en raconta des choses surprenantes, sur-tout de la diversité qui se rencontre dans la forme & la figure des hommes comme dans celle des animaux, par l'agilité de l'ardeur du Soleil, dont la chaleur les rend propres à graver & à imprimer aisément diverses formes & figures aux animaux qui naissent dans cette Contrée.

La plupart de ces Peuples adorent le Soleil levant; ils gardent très-soigneusement le corps des morts dans de riches vaisseaux, qu'ils réverent ensuite comme des reliques sacrées: leurs Rois sont regardés comme des Dieux, & ils ont coutume de prendre ou de se procurer les mêmes défauts, & leurs sujets les plus attachés se privent de la vie lorsqu'ils viennent à mourir. Jamais ils ne condamnent personne à la mort; mais si quelqu'un l'avoit méritée, le Bourreau lui donne seulement une marque des crimes dont il est accusé, & aussi-tôt se condamnant lui-même, il se fait mourir du genre de mort que mérite son crime, suivant leurs usages.

L'air y est très-bon & très-sain, par le voisinage du Soleil & la qualité des eaux; la terre y produit des animaux de toutes espèces, & quantité de Serpens, dont le venin est fort à craindre. Le Peuple y est de différentes couleurs, c'est-à-dire, noir, blanc ou basané, selon la diversité du terrain, ou de quelque vertu secrète de l'air, & non à cause du voisinage du Soleil, com-

me le pense le vulgaire ; puisque l'expérience combat cette raison par l'exemple de plusieurs Peuples qui vivent sous un même climat , & qui néanmoins font de diverses couleurs.

Voilà , comme vous voyez , une peinture qui n'est que très-légèrement ébauchée ; mais , en vérité , c'est beaucoup pour une femme d'avoir eu le courage de l'entreprendre. Si vous voulez de plus grands détails , vous pourrez vous instruire en lisant les relations de plusieurs Voyageurs , qui ont produit de gros Volumes sur ce sujet.

Nous passâmes assez tranquillement les premiers jours. Sainte-Foix & Bracmont alloient souvent à la chasse ; nous avions aussi la ressource de la pêche ; mais le pain nous manquoit , ce qui me fit souffrir beaucoup ; je devins d'une maigreur affreuse , par le peu de nourriture que je prenois : mon frere en fut désespéré ; mes forces venant à diminuer tous les jours , il craignoit que je ne pusse soutenir long-tems une vie si fort opposée à nos usages. Heureusement que Dumont trouva le secret de me faire une espèce de consommé , composé du suc de plusieurs plantes qu'il mêloit avec la chair des animaux : cette nourriture me redonna des forces , mais ne me rendit pas mon embonpoint , que je n'ai repris que plusieurs années après mon retour en France.

Je proposai à mon frere de me faire sortir de la grotte pour faire un peu d'exercice. Il étoit d'une tristesse qui m'accabloit

moi-même, & ce fut en quelque sorte pour l'en distraire que je l'engageai à nous promener sur le rivage; Madame la Brosse, qui ne me quittoit point, avoit un égal besoin de se fortifier par un peu d'exercice. Les premiers jours nous côtoyâmes le rivage sans oser nous trop écarter. Bracmont s'apercevant que l'air nous fortifioit, nous faisoit promener tous les jours, ou pour mieux dire, toutes les nuits, pour ne nous point exposer aux ardeurs du Soleil.

Un jour que ces Messieurs étoient sortis pour aller à la chasse, Madame la Brosse qui me vit assoupie, descendit seule au bord de la Mer pour se récréer. Quelques instans après qu'elle fut sortie je fus réveillée par un bruit sourd; je prêtai l'oreille attentivement lorsque j'entendis marcher assez lourdement: saisie de frayeur, je redoublai mon attention, sans presque oser respirer, quand je sentis quelque chose de très-pesant s'allonger à moitié sur moi; mais quelle fut ma frayeur, lorsque j'aperçus par une foible lueur du jour qui perçoit dans la grotte, un lion d'une énorme grandeur; pensant être au dernier instant de ma vie, je crus que j'allois être croquée en deux coups de dent, & je fus saisie d'un tremblement si violent, que je l'ai gardé pendant plusieurs années; cependant il sembloit que cet animal eût voulu me rassurer par ses caresses, en mettant ses deux pattes sur mon cou; mais ne comprenant pas son intention, je fis un cri si perçant & si douloureux, que le lion es-

frayé se mit aussi à rugir d'une très-grande force, sans pour cela me quitter. Je ne sçais comment je n'en suis pas morte, ou tout au moins restée sourde, car il avoit sa tête sur mon épaule en rugissant.

Heureusement que Sainte-Foix, mon frere & Dumont entrèrent dans ce moment : surpris de me voir avec une compagnie aussi respectable, ils en restèrent un instant immobiles, ne sçachant d'abord quel parti ils devoient prendre ; mais Sainte-Foix s'apercevant que l'animal me léchoit les mains, jugea qu'il étoit blessé, & dit à mon frere qu'il n'y avoit rien à craindre, parce qu'il ne nous feroit aucun mal. Ils se mirent à le visiter, & trouvèrent, en effet, qu'il avoit été percé de deux flèches, dont l'une étoit dans l'épaule, & l'autre qui entroit fort avant dans les reins ; après qu'elles furent retirées, Dumont frotta ses plaies avec un baume que nous avons, & qui étoit admirable pour toutes sortes de blessures. L'animal se sentant soulagé nous marqua sa reconnoissance par une infinité de caresses. La pauvre la Brosse pensa mourir de douleur de m'avoir exposée à ce danger en me quittant.

Tout le monde sçait que le lion est le plus doux de tous les animaux lorsqu'il se sent blessé ; il est aussi le plus reconnoissant ; mais j'ignorois ces bonnes qualités, & ne lui en connoissois que de fort opposées. Ainsi la frayeur dont je sus d'abord saisie, fut une espèce de tribut que je payai à l'ignorance. Ce lion resta dans notre grotte jusqu'à ce qu'il fût

entièrement guéri ; & je m'aprivoisai si bien avec lui , que je lui donnois moi-même à manger de tout ce que nous avions ; lorsque nous allions nous promener , il nous suivoit comme un chien , & quand quelquefois il s'écartoit , il nous raportoit toujours de très-bonnes choses , dont nous faisons souvent notre profit. Cet animal ne nous a point quitté tout le tems que nous sommes restés dans la grotte. Mais mon frere & Sainte-Foix , pour éviter de m'exposer à de pareilles aventures , construisirent une espèce de fortification devant l'entrée de notre grotte.

Cependant , le souvenir de ma famille , cette félicité dont je jouissois dans leurs caresses , leur tendresse qui m'étoit d'un si grand prix , l'amitié de Monsieur & de Madame Pichard , l'amour de leur fils ; le sort m'avoit ravi tous ces biens. Que de sujets d'augmenter ma juste douleur en réfléchissant que je les avois peut être perdus pour toujours ; cette idée étoit la seule qui m'occupoit ; & les promenades que nous faisons au bord de la Mer , me devenoient insipides. Ces Messieurs imaginèrent , pour tâcher de me dissiper , de me conduire au déclin du jour à l'entrée d'une Forêt fort épaisse ; son air sombre & solitaire , qui sembloit propre à ma rêverie , me fit adopter cette promenade.

Un jour , que nous étions avancés un peu plus que de coutume , nous nous trouvâmes tout d'un coup assaillis par une légion de démons ; car je pris tous les gens qui nous attaquèrent pour autant de diables , tant ils

étoient noirs & hideux. Ces Messieurs se mirent d'abord en état de se défendre, mais il sembloit que l'Enfer fût ouvert, ou qu'ils sortoient de dessous terre, par la prodigieuse quantité qui parut dans l'instant. Saisie de la plus grande frayeur, je pouffai des cris douloureux, lorsque l'un d'eux me prit dans ses bras & m'emporta avec une si grande légèreté, que je le pris pour un des vents qui souffloient sans cesse sur nos côtes.

Mon démon, ou, si l'on veut, mon aiglon, après avoir couru pendant environ trois ou quatre heures, me posa sur une éminence, d'où l'on découvroit une vaste étendue de pays; puis il se mit à mes pieds en faisant des figures grotesques, & ces figures étoient accompagnées d'un baragouinage auquel je ne pus rien comprendre; je fus même assez sotte pour m'imaginer qu'il me sifflait comme une linotte, afin de m'aprivoiser à ses façons; cette idée me fit presque oublier les nouveaux dangers où cette cruelle aventure m'alloit exposer. Je le regardois néanmoins avec beaucoup d'inquiétude. Que prétend-il faire, me dis-je? il faut s'attendre à tout. Dieu protège mon innocence, & ne permet pas que je sois livrée à de pareils monstres; & comme si ma prière eût été exaucée, dans le moment je sentis qu'il entroit dans mon esprit autant de curiosité que de crainte, de savoir ce qui devoit m'arriver.

Il semble que l'esprit, ainsi que le corps, se fasse à tout; j'étois si fort accoutumée à essuyer de nouvelles aventures, que lorsque

j'étois deux mois tranquille je m'en étonnois. Je ne fus donc que médiocrement surprise de ma nouvelle disgrâce, & je puis dire que j'étois devenue une espèce de petit Philosophe : n'avois-je pas tout lieu de l'être, puisqu'en réfléchissant sur le cours de ma vie, mes années ne se comptoient que par différentes révolutions, & quoiqu'encore dans la plus grande jeunesse, j'avois eu le tems de remarquer que ce que je souhaltois le plus ardemment, le sort, par une fatalité que je ne puis comprendre, s'étoit toujours oposé à mes vœux : c'est ce qui me fit prendre la résolution de laisser aller les choses suivant l'ordre de la Providence. Je priaï cependant souvent cette même Providence de me regarder avec des yeux un peu plus favorables, en me faisant trouver les moyens de retourner dans ma Patrie, pour rejoindre ma famille, & mon Amant, qui n'étoit jamais oublié ; je ne sçais même si quelquefois je ne le nommois pas le premier ; c'étoit mon cœur qui me jouoit de ces tours, mais si imperceptiblement, qu'à peine ma raison s'en apercevoit.

Lorsque mon démon jugea qu'il m'avoit assez fiffée, il me reprit dans ses bras, & se mit à courir avec la même rapidité jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans une plaine, d'où je découvris une espèce d'habitation située sur le penchant d'un mont, où je crois que les chèvres avoient peine à monter. Ce mont étoit couvert de chênes, qui me parurent aussi vieux que lui : une chaîne de rocs représen-
toit

toit aux yeux quelque chose d'effrayant ; & le caprice de la Nature avoit creusé dans plusieurs de ces rochers qui se joignoient , des espèces d'arcades qui formoient des passages de communication. L'industrie avoit achevé cet ouvrage pour en faire la demeure de plusieurs de ces Nègres ; la plus grande de ces habitations étoit destinée à loger leur Roi : ce fut dans celle-là que me conduisit celui qui m'avoit enlevée , par de petits sentiers bordés de ronces & d'épines.

Nous entrâmes dans une grande Pièce , au bout de laquelle étoit une espèce d'estrade élevée de trois marches , où deux personnes étoient assises sur des carreaux ; c'étoit la Salle d'audience où le Roi se tenoit avec le Ministre de la Loi , pour entendre lui-même les plaintes de ses Sujets , qui étoient jugées dans l'instant. Lorsqu'il m'aperçut il fit signe qu'on me fit approcher : un des premiers Officiers vint me prendre par la main , & me fit signe de me mettre à genoux , ce que je fis sur la dernière marche de l'estrade. Le Roi interrogea celui qui m'avoit amenée , me parla ensuite , fit des signes d'admiration , & ordonna , à ce que je pus juger , & qu'on me conduisit dans l'habitation de ses Femmes. Je fus d'abord présentée à la Favorite , qui parut d'une surprise extrême en me voyant , elle me caressa beaucoup ; & les femmes qui l'entouroient me firent tourner de tous côtés , & me regardoient avec des yeux aussi curieux que nous regardons en France les nouveaux Automates , ou quelques autres

nouvelles inventions capables d'attirer l'attention du Public. Une d'entre ces femmes fut assez hardie pour vouloir écartier mon fichu pour tâter si j'avois la peau aussi douce qu'elle : je repouffai sa main qui avoit l'air de la patte d'un dindon, avec un air d'indignation qui la surprit. La Favorite, qui s'aperçut que je n'étois pas contente de leur hardiesse, les querella, & me fit signe de venir m'asseoir auprès d'elle : on servit ensuite de très-beaux fruits dont je mangeai, & les trouvai d'un goût délicieux.

J'eus le lendemain une habitation particulière ; six Négresses furent destinées pour me servir, & une d'entr'elles n'avoit d'autre occupation que celle de m'apprendre leur Langue. La nécessité de me faire entendre, fit que je parvins dans peu à m'expliquer. Pendant ce tems le Roi ne manqua pas un seul jour à me visiter ; mais comme il ne pouvoit jouir avec moi que du plaisir de la vue, ces visites n'étoient pas longues, quoiqu'elles me devinssent fort ennuyeuses par l'inquiétude qu'elles me causoient ; celles que je rendois à la Favorite étoient beaucoup plus amusantes ; j'avois du moins avec elle le plaisir de me faire entendre ; quelques mots de ma Langue qu'elle sçavoit, joints à ceux que j'avois appris de la sienne, & les signes qui supléoient à ce que nous ne pouvions expliquer, nous procuroient une occupation assez amusante.

Deux mois s'étoient passés, pendant lesquels il s'étoit formé entre Mirka (c'est le nom de

la Favorite) & moi une amitié très-tendre; & cõme je commençois à parler sa Langue, je lui peignis mon malheureux sort par le détail de mes aventures. Le belle Mirka en fut touchée jusqu'à en verser des larmes. Je te plains d'autant plus, me dit-elle, que je ne vois aucun moyen qui puisse te tirer de peine; je t'avertis même que le Roi t'a choisie pour te mettre au nombre de ses femmes: jusqu'à present j'ai rempli la première place, & ne puis te la céder sans perdre le pouvoir qu'elle me donne de commander en l'absence du Roi: d'ailleurs ma qualité de Fille de Souverain d'une autre Contrée, ne me permet pas de descendre à la seconde sans un déshonneur qui, s'il étoit sçu du Roi mon pere, occasionneroit une guerre des plus cruelles: je vois par ton discours que ton ambition n'a d'autre but que celui de retourner dans ta Patrie, & quoique je sois fâchée de te perdre, si tu veux te sauver je t'en fournirai les moyens; mais si tu préfères la qualité de première Favorite, que je sçais que le Roi doit t'offrir, donne-moi au moins le tems, avant d'accepter ce titre, de m'en retourner chez mon pere, afin qu'on puisse croire que je n'ai pu m'accoutumer à la vie errante à laquelle ces Peuples sont sans cesse livrés: j'ai, comme toi, été enlevée; mais je ne puis t'en dire davantage.

J'assurai Mirka que non-seulement je serois au désespoir de lui ravir sa place, mais que ma Religion m'ordonnoit encore de mourir mille fois, plutôt que de consentir à

faisfaire les desirs du Roi. Quelle est donc ta Religion , dit Mirka ? est-ce que tu n'adores pas comme nous cet Astre qui nous éclaire & qui vivifie tout ce qui est dans la Nature ? Non , repris-je , mais j'adore le Créateur de tous ces êtres que tu vois rouler sur nos têtes ; un Dieu qui de rien a fait toutes choses ; un Dieu qui a fait lui-même ce Soleil que tu adores , qui a fait la Lune , les autres Planetes , les Etoiles & le Firmament ; qui a fait la Terre , la Mer ; qui a créé tous les animaux ; qui t'a créée , toi , ton Roi , & tout ce qui habite sur la Terre , sous les Eaux & dans les Airs. Comment , dit Mirka , peux-tu croire qu'il y ait un Dieu plus grand que le Soleil ? Ne sçais-tu pas que c'est lui qui fertilise & anime toute la Nature , & que s'il manquoit de nous éclairer par ses divins rayons , la Terre ne seroit plus qu'un lieu de ténèbres , tout y deviendroit sec & aride. Nous fûmes interrompues dans cet endroit par le Roi qui entra : je voulus me retirer : après avoir causé assez long-tems , il instruisit Mirka des sacrifices qu'on alloit offrir au Soleil , pour que ce Dieu les favorisât dans la guerre qu'il se proposoit d'entreprendre contre un de ses voisins. Je me flatte , ajouta le Roi , que la belle Lila (c'est le nom qu'il m'avoit donné) voudra bien vous y accompagner. Je le remerciai de l'honneur qu'il vouloit me faire , & le suppliai de m'en dispenser.

Le lendemain Mirka m'envoya chercher : voici , me dit-elle , la plus belle occasion que

tu puisses trouver pour te sauver ; les Fêtes qui se font en l'honneur du Soleil durent ordinairement neuf jours , pendant lesquels il n'est permis à aucun homme de visiter ses femmes. C'est pourquoi , lorsqu'elles seront commencées , je te ferai conduire par le même Nègre qui t'a enlevée , dans l'endroit que tu voudras choisir pour ta retraite & je lui donnerai mes ordres pour qu'il t'accompagne jusqu'à ce que tu aies trouvé un Vaisseau qui puisse te faire repasser dans ta Patrie. Tu peux te fier à lui pour le soin de ta personne ; c'est un homme très-intelligent , & qui m'est fort attaché depuis long-tems. Il est heureux que tu sois tombée entre ses mains , & non pas dans celles de ces Barbares , qui ne vivent que de chair humaine. Ce seroit dommage , ma petite Lila , que tu fusses mangée par ces vilains monstres ; prends-y garde , je ne m'en consolerois jamais ; & si ce n'étoit pour te sauver des violences du Roi , je ne te conseillerois pas de prendre la fuite : ne crains pas de prendre la fuite : ne crois pas cependant , que ce conseil ne soit guidé que par l'intérêt ; un motif plus puissant m'y engage ; je n'ai pas le tems de t'en instruire ; mais sois persuadée que je t'aime autant que moi-même & que je me fais la plus grande violence pour me séparer de toi. Je remerciai Mirka dans les termes les plus expressifs que je pus trouver dans sa langue , en lui disant que je me livrois entièrement à son zèle.

La nuit même le Roi vint me trouver ; les femmes préposées pour mon service se levé-

rent, & disparurent dès qu'elles le virent entrer : je voulus les suivre, n'osant rester seule avec lui. Pourquoi veux-tu me fuir, belle Lila, dit le Roi ? tu n'ignores pas que c'est toi que je viens voir. Ces heures-ci, repris-je, ne doivent pas être destinées pour une étrangère. Je viens, dit le Roi, te prouver le contraire, en t'assurant que tu n'es plus regardée comme étrangère, puisque j'ai déclaré aujourd'hui que je te donnois la qualité de Favorite. Je serois fâchée, dis-je, d'enlever à la charmante Mirka les bonnes grâces de son Roi & de son époux. Je puis avoir plusieurs femmes, & cet arrangement n'ôte rien à Mirka, elle sçait que je t'aime, & consent au partage que je veux faire. Que veux-tu faire ? sçais-tu si ce partage me convient ? me connois-tu pour vouloir disposer ainsi de ma personne ? Va, l'ambition d'être ta Favorite n'est pas un titre qui puisse me faire renoncer aux sentimens que l'honneur a gravés dans mon cœur ; le tien doit être à la tendre Mirka ; & si elle consent que tu le lui ôtes, c'est que ton fol amour t'a rendu indigne du sien.

Le Roi qui croyoit qu'au moment qu'il parleroit, je devois mettre toute ma gloire à l'écouter, fut très-surpris de trouver autant de résistance ; mais il ne voulut cependant pas employer aucune violence, dans l'espoir de me gagner par la douceur ; il me dit donc tout ce que son amour put lui suggérer de plus passionné. Je fis semblant d'être touchée de ses discours, & lui dis qu'après les sacrifi-

tes qu'il devoit offrir au Soleil, si ce Dieu n'avoit pas changé les dispositions de son cœur en faveur de Mirka, j'examinerois le mien, qui sans doute lui deviendroit plus favorable. Le Roi fut obligé de se contenter de cette réponse, & il sortit en me protestant qu'il n'aimeroit jamais que moi.

Le lendemain étoit le jour qu'on devoit commencer les sacrifices. Le Roi déjà sur la montagne où ils se faisoient, attendoit avec le Maître de la Loi le lever du Soleil, lorsque je fus trouver Mirka; je viens, lui dis-je, te sommer de me tenir parole, le tems presse, & le Roi, surpris de ne te point voir, pourroit en prendre quelque ombrage. Dans l'instant Mirka apella son Nègre, lui ordonna de me reporter où il m'avoit pris, & de ne me point quitter que ce ne fût par mon ordre; de m'obéir comme à elle-même, & sur tout d'éviter la rencontre des Barbares. Elle m'embrassa ensuite avec beaucoup de tendresse, me fit présent d'un très-beau bras-felet, qu'elle me pria de garder pour l'amour d'elle; j'avois les yeux remplis de larmes que je m'efforçois de tenir; Mirka s'en aperçut; les siennes coulèrent. J'étois trop attendrie pour pouvoir exprimer la violence que je me faisois de la quitter. Vas, pars, me dit-elle, tu me déchires le cœur; chère Lila, que ne puis-je te suivre! elle prononça ces mots en s'éloignant. J'en fus pénétrée; sa franchise & le service qu'elle me rendoit, me la faisoient aimer. J'aurois donné toutes choses pour pouvoir passer le reste de ma vie avec

elle : je voyois bien qu'il y avoit un sens caché à ce qu'elle m'avoit dit dans nos deux dernières conversations, mais elle ne s'étoit pas assez expliquée pour que je pusse y rien comprendre.

Mon Nègre, fidèle exécuteur des ordres de Mirka, me remporta avec la même légèreté qu'il m'avoit enlevée ; & lorsque nous fûmes assez éloignés pour ne rien craindre, je dis que je voulois un peu marcher ; au bout d'une heure, il m'avertit qu'il falloit fortir de la Forêt avant la nuit, pour éviter la rencontre des bêtes féroces, dont elle étoit remplie : il me reprit dans ses bras, & se mit à courir de telle force, qu'il sembloit que j'étois enlevée par le vent.

Nous arrivâmes à l'entrée de la nuit, sur le bord de la Mer : mon Nègre me posa sur des cailloux, où il m'assura que je pouvois dormir en sûreté jusqu'au jour ; quoique depuis long-tems j'eusse perdu l'habitude d'être couchée dans des lits de duvet, cependant je n'étois point encore faite à me reposer sur des cailloux : ce lit de nouvelle espèce me parut un peu trop dur : j'en choisis un qui ne valoit guère mieux ; c'est-à-dire, que je me mis sur le sable, où je restai jusqu'au jour.

Le matin, comme je pensois n'être pas bien éloignée de mon ancienne habitation, je ne voulus pas permettre à mon Nègre de me porter davantage : nous fîmes plusieurs tours, & je découvris enfin l'endroit de ma Grotte, à une espèce de drapeau que Bra-
mont

mont & Sainte-Foix avoient planté sur la pointe du rocher. Je doublai le pas, dans l'espérance de retrouver mon frere avec Sainte-Foix : déjà je les apellois de toutes mes forces, lorsque je vis sortir la pauvre Madame la Brosse si maigre & si pâle que j'eus peine à la reconnoître ; elle pleuroit amèrement : où est mon frere, lui demandai-je avec un saisissement qui m'annonçoit encore quelque nouvelle disgrâce ? J'entrai précipitamment dans la Grotte, & n'eus pas de peine à la visiter : mon frere est mort, m'écriai-je ; sans doute que les misérables qui nous attaquèrent lui ont ôté la vie. Non, Mademoiselle, il n'est point mort ; il partit hier avec Monsieur de Sainte-Foix & Dumont, dans le dessein de faire de nouvelles tentatives pour tâcher de découvrir quelques-unes de vos traces ; peut-être se sont ils égarés, ou qu'ils auront été obligés de se cacher pour éviter la rencontre des Barbares. Ils se feront peut-être trop hazardés ; ma chère la Brosse, que je suis malheureuse ! J'ordonnai à mon Nègre de partir à l'instant pour les chercher dans la Forêt.

Huit jours se passèrent sans voir personne, & mon Nègre n'étant point revenu, je pensai qu'il s'en étoit retourné. Madame la Brosse hors d'état de m'apporter aucun soulagement, étoit dans une désolation qui ne se peut exprimer ; que devenir, lui dis-je, si ce nouveau malheur vient encore nous accabler ? quelles ressources peuvent avoir deux femmes sans secours, sans défenses & sans forces, igno-

rées de toute la terre, & en butte aux événemens les plus fâcheux ? Je vais faire mon possible, dit Madame la Brosse, pour tâcher de vous aller cueillir quelques fruits à l'entrée de la Forêt ; les provisions nous manquent, & c'est la seule ressource qui nous reste pour ne pas mourir de faim. Je ne permettrai pas que vous me quittiez Mais, Mademoiselle, nous n'avons rien, le Soleil se couche, & nous sommes encore à jeun. Hé bien, repris-je, allons-y ensemble.

Nous partîmes sur le champ. Comme Madame la Brosse avoit déjà été réduite à cette extrémité pendant l'absence de ces Messieurs, elle connoissoit assez bien les détours de la Forêt, & me mena dans un endroit où nous trouvâmes d'excellens fruits : après nous en être rassasiées, nous en cueillîmes pour notre provision du lendemain, & nous nous remîmes en marche ; mais nous étant un peu trop écartées, la nuit nous prit, & il fallut nous résoudre à la passer sous les arbres, aux risques d'être croquées par les Arabes, ou par les Bêtes sauvages. On peut croire que le moindre mouvement des feuilles nous faisoit frémir ; à peine osions-nous respirer. Dès que le jour parut, nous reprîmes nos provisions, pour retourner à la Grotte dont nous nous étions fort écartées : enfin, après avoir marché une partie du jour, je tombai de fatigue au pied d'un arbre. Je n'en puis plus, ma chère la Brosse, mes forces m'abandonnent, & il m'est impossible de faire un pas. Mes souliers étoient percés, & j'a-

vois les pieds tout en sang. La pauvre femme voulut essayer de me porter, mais elle n'en eut pas la force, & se mit à gémir sur son malheur; & s'afféyant auprès de moi, elle me prit dans ses bras où je m'endormis d'épuisement & de fatigue. Mon sommeil fut long, & aussi tranquille que si j'eusse été dans le sein de ma famille: lorsque je m'éveillai je me trouvai aussi fraîche que si je n'avois point marché. Je dis à Madame la Brosse que je me sentoie assez de forces pour continuer notre route; elle me donna le bras, & nous arrivâmes enfin dans la plaine, d'où nous reconnûmes le petit sentier qui conduisoit à la Grotte.

Lorsque nous fûmes sur la hauteur, j'aperçus mon Nègre; je l'appellai & lui fis signe de revenir: il reconnut ma voix, & au lieu de me joindre je le vis partir comme un éclair, & prendre sa course vers la Grotte: un instant après il reparut avec mon frere, Sainte-Foix & quatre autres Messieurs que je ne connoissois pas. Je me jettai sur l'herbe pour les attendre: mon Nègre arriva le premier; il parut si charmé de m'avoir retrouvée, qu'il ne sçavoit comment m'en témoigner sa joie; il me serroit les pieds, les mains, les baisoit, ensuite sautoit, & fit mille contorsions qui me réjouirent beaucoup. Lorsque mon frere s'aprocha, la joie de le revoir me saisit à tel point, que je ne pus proférer une seule parole; je lui tendis les bras; nous nous tinmes long-tems serrés, nos yeux étoient remplis de larmes. Ah! mon frere;

ah ! ma sœur , est-ce bien vous que je vois ?
le Ciel enfin nous réunit , & j'ose me flatter
que touché de nos maux , il se prépare à les
finir.

Sainte-Foix vint m'embrasser , & me dit
qu'il espéroit que rien ne s'oposeroit plus à
notre bonheur ; ensuite il me presenta les
Messieurs qui l'accompagnoient , dont l'un
étoit un Capitaine Portugais , que mon frere
& Sainte-Foix avoient rencontrés dans leur
dernière course , & qui lui avoit offert de les
prendre sur son Bord , devant relâcher en
Amérique ; qu'il n'attendoit qu'un vent fa-
vorable pour mettre à la voile. Sainte-Foix
ajouta qu'ils n'avoient accepté ces offres ,
que dans le cas où ils retrouveroient une
personne qui leur avoit été enlevée , & sans
laquelle ils ne pouvoient partir , à moins qu'ils
ne fussent assurés de son sort.

Les trois autres Cavaliers me furent aussi
présentés : ils étoient amis du Capitaine , &
mon frere & Sainte-Foix les avoient engagés
d'accompagner ce premier pour venir passer
quelques jours dans notre habitation : il sem-
bloit , à ce qu'ils me dirent , qu'un heureux
pressentiment leur annonçoit un meilleur sort.
Cependant , surpris de ne voir qu'un Nègre
qui pleuroit amèrement à la place de la pau-
vre la Brosse , ils l'avoient questionné , mais
que ne pouvant se faire entendre , le Nègre
avoit pris mon frere dans ses bras , lui avoit
passé la main sur les yeux , les sourcils , le
front , & avoit fait mine d'écarter la barbe ,
comme pour faire voir que la personne qu'il

vouloit dépeindre par ses gestes n'en avoit point ; il le posa ensuite sur un coffre où il avoit remarqué que je m'étois assise. Cette façon ingénieuse de s'expliquer leur fit comprendre qu'il m'avoit ramenée , & que je pourrois bien être sortie avec Madame la Brosse afin de nous dissiper. Ils lui firent signe en lui montrant la Forêt , d'aller nous y chercher , & qu'ils avoient été très-étonnés de le voir revenir un quart-d'heure après en fautant & leur faisant signe de le suivre ; qu'ils ne l'avoient point fait sans se munir de leurs armes , dans la crainte de quelque mauvaise rencontre. Je remerciai ces Messieurs , & nous descendîmes dans la Grotte.

Fin de la troisième Partie.







LA VOIX
DE LA

NATURE,
OU

LES AVANTURES

DE MADAME

LA MARQUISE DE ***.

PAR MAD. DE R. R.

AUTEUR DE LA PAYSANNE PHILOSOPHE.

TROISIÈME PARTIE.



A AMSTERDAM,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXVI.